

## CLÉMENCE ISAURE ET LES JEUX FLORAUX.

Le nom de Clémence Isaure est populaire; il réveille, sitôt qu'on le prononce, des idées d'élégance, de grâce et de poésie. Celle qui le porta est au rang des femmes les plus illustres; et pourtant les particularités de sa vie sont tellement ignorées que plusieurs écrivains graves, Guillaume Catel, Lafaille, Pierre de Caseneuve et les autres contemporains de l'*Histoire de Toulouse*, l'ont considérée comme un personnage imaginaire; nous prouverons aisément que Clémence Isaure a existé, qu'elle a des droits réels aux hommages qu'on lui décerne, mais il faut reconnaître, contrairement aux opinions reçues, qu'elle a usurpé son plus beau titre, et qu'elle n'eut aucune part à l'institution des *Jeux Floraux*.

Vous avez sans doute entendu parler, mesdemoiselles, de cette Académie toulousaine, la plus ancienne de l'Europe. On la nomme ainsi, parce qu'elle ouvre annuellement des concours dont les vainqueurs ont pour récompense de belles fleurs d'or ou d'argent. Tous les auteurs que vous avez pu consulter vous ont appris que les *Jeux Floraux* avaient Clémence Isaure pour fondatrice; et peut-être avez-vous été fières de ce qu'une personne de votre sexe avait songé la première à organiser une société de littérateurs. Les historiens vous ont trompées, mais Clémence Isaure, par ses talents et par ses vertus, n'en est pas moins digne de votre estime.

Ce fut plus d'un siècle avant sa naissance que s'établirent les *Jeux Floraux*, sous le nom primitif de *Compagnie de la gaie science*, ou *du gai savoir*. Au mois de novembre 1323, le mardi qui suivit la fête de la Toussaint, sept troubadours toulousains

envoyèrent une circulaire en vers dans toutes les contrées où l'on parlait la *langue d'oc*. Vous savez qu'on désignait sous ce titre le dialecte méridional qui employait la particule affirmative *oc*, au lieu de l'*oil* septentrional. La langue d'*oc*, harmonieuse et vibrante, était cultivée par un grand nombre de poètes, qui s'en allaient, la vielle ou la guitare sur le dos, débiter leurs refrains de manoirs en manoirs. La *Compagnie de la gaie science* ouvrit entre eux un concours. « Nous déclarons, disait-elle, que par droit jugement, à celui qui fera la pièce la plus correcte, nous donnerons une violette d'or fin, en signe d'honneur. »

Disem que, per dreit jutjamen,

A cel que la fara plus neta,

Donarem una violéta

De fin aur, en senhal d'onor.

Le 1<sup>er</sup> mai de l'année 1324, les troubadours affluaient de toutes parts au lieu du rendez-vous, au pied d'un laurier colossal, dans un verger du faubourg des Augustines. Un jour entier fut consacré à la lecture des pièces de vers. Le même jour, les sept troubadours entendirent la messe, et commencèrent leurs délibérations. La violette fut adjugée, le 3 mai, à maître Arnaud Vidal de Castelnau, qui la reçut solennellement, en présence des *Capitouls*, magistrats municipaux de Toulouse. A la fin de la séance, ceux-ci décidèrent que dorénavant la fleur d'or serait achetée aux frais de la cité.

Les chroniques ont conservé les noms des sept fondateurs. Ce furent Bernard de Panassac, damoiseau; Guillaume de Lobra, bourgeois; Bérenguer de Saint-Plancat, et



Pierre de Mejanessera, banquiers; Guillaume de Gontaut, et Pierre Caïno, négociants, et Bernard Oth, greffier de la cour du viguier. Les années suivantes, ils prirent la qualification de *mainteneurs*, s'adjoignirent un chancelier et un bedeau, et rédigèrent leurs statuts. Leurs réunions faillirent être interrompues au commencement du règne du roi Jean. Le verger où ils se rassemblaient fut sacrifié aux nécessités de la défense de Toulouse, lorsqu'en 1356 éclata la guerre entre la France et l'Angleterre; mais les Capitouls s'empressèrent d'accorder au *collège du gai savoir* l'autorisation de siéger à l'Hôtel de ville, décoré dès lors du nom pompeux de Capitole. En outre, ils votèrent sur les fonds communaux une somme annuelle pour l'acquisition de deux nouvelles fleurs, l'*églantine* et le *souci*. L'institution acquit tant de renommée, qu'en 1388, Jean d'Aragon, par une ambassade expresse, pria Charles VI de lui expédier une colonie de troubadours languedociens, « afin, disait-il, d'introduire en Espagne les études poétiques qu'on nomme le *gai savoir*. »

Pendant le quinzième siècle, la société du *gai savoir* tint régulièrement ses assemblées. On trouve aux archives de Toulouse le détail d'un repas public donné, le 2 mai 1451, par les Capitouls, à l'occasion de la fête des fleurs.

Dans le menu figurent douze paires de gelines, 1 livre 10 sous;

Trois foies de veau, 8 sous;

Cent vingt œufs, 6 sous 10 deniers;

Cent oranges, 10 sous;

Deux cents amandes sucrées, 7 sous 6 deniers;

Deux cents bouteilles de vin blanc, 2 livres 10 sous;

Les trois fleurs coûtaient ensemble 40 livres 16 sous 3 deniers.

Ce fut vers cette époque que naquit Clémence Isaure. Elle descendait, dit-on, d'Isaure Torsin, l'un des premiers comtes

de Toulouse. Tout ce qu'on sait d'elle, c'est qu'elle vécut dans le célibat, et se consacra entièrement à la culture et à l'encouragement des lettres. La Cité appauvrie ne trouvait pas toujours dans son escarcelle les 10 livres 16 sous 3 deniers, que coûtaient la *violette*, l'*églantine* et le *souci*. Cette somme, qui vous paraît minime, équivalait à 481 fr. 4 cent. de nos jours, et c'était beaucoup pour le budget municipal. Clémence Isaure se chargea généreusement de toutes les dépenses. Ce fut elle qui décerna les fleurs rémunératrices, le 3 mai 1496, témoins ces vers de la dame de Villeneuve :

Quan lo printems a compa à las nivas,  
Et que tenen lo florit mes de may,  
Vos affrisets a manhs dictator gay  
Del gay saber las flos molt agradivas.  
Reyna d'amors, poderosa Clemenca,  
Aurei la flor que de vos pren neissensa.

« Quand le printemps a succédé aux neiges, et que revient le fleuri mois de mai, vous distribuez à maint joyeux diseur les fleurs si agréables du gai savoir, reine d'amours, puissante Clémence, j'aurai la fleur qui de vous prend naissance. »

Nous trouvons dans un vieux recueil de chansons provençales une pièce intitulée : *Cansor per laquel mossen Bertrand de Roaix gazañhet l'églantina novella, que foè dada per dome Clémence*. « Chanson pour laquelle messire Bertrand de Roaix gagna l'églantine nouvelle, qui fut donnée par dame Clémence. » Cette pièce est datée de 1498. Il est donc avéré que Clémence Isaure présidait alors à la distribution des prix annuels. Elle-même concourut avec un succès mérité, si nous en jugeons par les seules stances de sa façon qui soient venues jusqu'à nous. Nous regrettons, mesdemoiselles, que le style en soit incompréhensible pour vous; vous en auriez admiré le rythme sonore et la pompeuse mélodie. Une traduction vous fera du moins connaître le caractère et la tournure d'esprit



de notre héroïne. Puisque le *style est l'homme*, ainsi que l'a dit Buffon, à défaut de détails biographiques, le seul écrit qu'ait laissé Clémence Isaure peut nous révéler son caractère et la tournure de son esprit.

STANCES.

« Belle saison, jeunesse de l'année, vous faites revenir les doux jeux; et pour récompenser les fidèles troubadours, vous avez la tête couronnée de fleurs.

» Ils chantent la tendresse de la reine des anges, ses angoisses douloureuses, les soupirs amers qu'elle poussait, en voyant mourir sur la croix le grand prince des cieux.

» Cité de mes aïeux, ô gente Toulouse, tu offres à tes fils un règne d'honneur. Sois à jamais digne de leurs louanges, toujours noble et toujours puissante.

» Je suis fière de penser que tu vivras éternellement, mais je sais bien que les jeunes troubadours oublieront la renommée de Clémence.

» Telle, dans les champs, la rose primevère fleurit gentille aux approches du gai printemps; mais par le vent de la nuit elle meurt, et pour toujours s'efface de la terre. »

Tal en lo cams la rosa primavera  
Floris centils quan torna le gay temps,  
Mès del vent de la nueg brancejado tamens,  
Moric, et por totjorn s'effaçà de la terra.

Comme pour conjurer l'ingratitude qu'elle appréhendait, Clémence Isaure, après avoir passé sa vie à relever la poétique fondation des sept troubadours, lui légua de grands biens, entre autres la place de la Pierre, dont les revenus contribuent encore aux frais de la fête des Fleurs. Morte vers l'an 1515, elle fut inhumée avec pompe dans l'église de la Daurade, où on lit encore son épitaphe, gravée sur une plaque d'airain. Les Capitouls décrétèrent que son tombeau serait décoré de sa statue en mar-

bre blanc; et ce fut sans doute pour obéir à un vœu de l'illustre défunte qu'ils donnèrent en 1515, au collège du gai savoir la dénomination de *Jeux Floraux*. Ce nouveau titre retentit dans toute la France, associé au nom de Clémence Isaure, dont il devint pour ainsi dire inséparable. Les poètes du temps, Antoine Baif, Étienne Dolet, chantèrent dame Clémence en qualité de fondatrice du concours qu'elle avait seulement régénéré. Les Toulousains ordonnèrent, en 1527, que les séances annuelles commenceraient invariablement par son panégyrique; en 1557, ils firent placer sa statue au Capitole, dans la salle dite du *grand Consistoire*, où on la voit encore aujourd'hui.

Suivant un procès-verbal de l'an 1602, tous les ans, le premier jour d'avril, la Compagnie des Jeux Floraux se rendait à la Maison de ville pour sommer les Capitouls, « comme héritiers de feu dame Clémence, de faire préparer les fleurs qui sont distribuées chaque année le troisième de mai, jour et fête sainte Croix, à ceux qui dictent ou prononcent des œuvres en poésie française, et autres choses nécessaires pour la décoration de l'acte; et afin que ceux qui voudront venir dicter soient avertis de l'ouverture desdits Jeux Floraux, faire faire la crie accoutumée. »

Les Capitouls répondaient : « Si vous êtes en volonté de faire célébrer lesdits Jeux cette année, nous avons aussi semblable désir, sachant très-bien la volonté de feu dame Clémence être telle que chaque année y aie distribution de fleurs le troisième de mai, en faveur de ceux qui auroient fait les plus belles œuvres en la poésie française, comme nous avons vu par le testament de ladite dame; et s'il plaît aux sieurs mainteneurs et maîtres entrer au Consistoire, nous en pourrions faire ensemble plus ample délibération. »

La Compagnie des Jeux Floraux fut érigée, par lettres-patentes de septembre 1694, en une Académie de trente-six membres,



qu'un édit de 1725 porta à quarante. Ses séances, suspendues de 1790 à 1806, ont continué depuis sans interruption, et les récompenses qu'elle accorde ne sont pas sans influence sur l'état intellectuel du midi, nous pouvons même dire de la France entière. Chaque année, du 15 février au 3 mai, les mainteneurs ont à examiner des milliers de compositions poétiques venues de tous les départements. L'Académie a cinq fleurs à distribuer :

L'amarante d'or, d'une valeur de 400 fr., prix de l'ode, créé par les lettres-patentes de l'an 1694 ;

La violette d'argent, d'une valeur de 250 fr., prix du poème, de l'épître, ou du discours en vers ;

Lesouci d'argent, d'une valeur de 200 fr., prix de l'épigramme, de l'idylle, de l'épigramme ou de la ballade ;

Le lys d'argent, d'une valeur de 60 fr., prix d'un hymne ou d'un sonnet à la Vierge, fondé sous Louis XV, par M. de Malpeyre.

L'églantine d'or, d'une valeur de 450 fr., prix d'un discours en prose dont l'Académie donne le sujet.

On a compté parmi les vainqueurs, des hommes dont la patrie s'honore : Ronsard, Maynard, le président Hénaut, Lamoignon, Houdart, Lefranc de Pompignan, Favard, Marmontel, Fabre d'Églantine, Millevoye, Chenedollé, Mollevaut, d'Avrigny, Baour-Lormian, Alexandre Soumet, Reboul de Nîmes, Victor Hugo, de Chateaubriant. Il n'est pas étonnant que le désir de marcher sur leurs traces anime une multitude incalculable de rimeurs. Il y a, dans la nature même des récompenses décernées,

quelque chose de si gracieux, de si véritablement poétique, que quiconque sait cadencer un vers, risque une ode, une épître ou au moins un sonnet, à la loterie intellectuelle des Jeux Floraux ; leurs concours ont plus de retentissement que ceux de l'Académie Française elle-même.

La distribution des prix a lieu le 3 mai, comme au temps des sept troubadours. Les lettres-patentes de 1694 avaient assigné aux séances la salle du grand Consistoire, comme pour donner à la muette image de Clémence Isaure la présidence de l'assemblée ; mais aux termes d'un édit de 1773, elles se tiennent dans la *salle des Illustres*, où sont rangés les bustes des Toulousains célèbres. La fête débute par l'éloge de dame Clémence, prononcé le 3 mai 1848, pour la quatre cent cinquantième fois. Pendant qu'un des *mainteneurs* le débite, et que le secrétaire perpétuel proclame le résultat des concours, une députation d'académiciens va processionnellement chercher les cinq fleurs, déposées dès le matin sur le tombeau de Clémence Isaure. Le curé de la Daurade les bénit, et les remet aux commissaires de l'Académie, qui les portent au Capitole, en ayant soin de passer par la rue Clémence Isaure. Les triomphateurs sont couronnés, et invités à faire la lecture de leurs ouvrages, et la séance se termine par l'indication du sujet du discours pour l'année suivante.

Dans un siècle où tant de vieilles institutions s'en vont en ruines, que Dieu garde les Jeux Floraux !

EMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.



## BIBLIOGRAPHIE.

*Lettres sur l'éducation des femmes*, par madame Bachellery, maîtresse de pension. 1 volume, chez Lemoine, place Vendôme, n° 24.

Madame Bachellery, profitant des changements survenus dans notre gouvernement, croit pouvoir détruire entièrement le système d'instruction et d'éducation suivi jusqu'à présent pour les femmes.

Puisque l'état doit à tous les Français l'instruction gratuite, dit-elle, les Françaises doivent jouir du même privilège, afin qu'en sortant de son atelier, ou en travaillant dans sa boutique, l'ouvrier puisse causer avec sa femme sur les affaires publiques.

Elle veut qu'à l'âge de quinze ans toute jeune fille sache un état, une profession, afin de pouvoir subvenir à son existence; mais pour satisfaire l'orgueil de la bordée de souliers, de la blanchisseuse, elle veut que tous les états soient également honorés. Elle conseille aux jeunes filles les arts, le théâtre même, qui deviendrait alors, dit-elle, une sorte de sacerdoce.

Ainsi le dessin, la musique, que les personnes riches apprennent pour charmer leur solitude et réjouir leur famille, doivent leur être interdits, car *la liberté, l'égalité, la fraternité*, ce dogme fondamental de notre politique, va les rendre pauvres.

Selon madame Bachellery, Dieu n'a mis de différence entre les hommes que dans l'intelligence, mais cette dame oublie qu'il y a encore la beauté, la force, la santé, que Dieu ne donne pas également; je ne parle pas de la vertu... je présume que les hommes seront tous vertueux.

Dans la pensée intime de l'auteur :

« La femme, étant une création aussi complète que l'homme, est capable de remplir toutes les fonctions auxquelles voudront l'appeler le génie progressif et la sagesse constitutive. »

« La femme, dit-elle, a une valeur intellectuelle et une supériorité de talent égale à celle de l'homme.

» Elle peut être un Beethoven ou un Mozart; l'hésitation timorée qui l'empêche de laisser éclater au dehors les sensations qui l'agitent n'est qu'un vestige de servage qui comprime encore son esprit après avoir comprimé son corps. »

Remercions madame Bachellery de la bonne opinion qu'elle veut bien avoir des facultés de notre sexe, mais croyez-moi, mesdemoiselles, n'empiétons pas sur les attributions des hommes; laissons-les conduire la charrue, discuter les lois, juger les criminels, commander les armées, réprimer les émeutes... Contentons-nous d'être : Amie de bon conseil, sœur dévouée, mère intelligente, ménagère laborieuse, femme chrétienne, et tout sera pour le mieux... Il y a longtemps que le monde est monde !... Changer n'est pas toujours améliorer ; renverser est bien vite fait... mais élever !... et puis on sait ce que l'on a, on ne sait pas ce que l'on aura.

Madame Bachellery voudrait faire de nous des Spartiates, elle oublie que nous sommes en l'an de grâce 1848, que nous descendons de ces Gaulois qui aimaient le luxe et les distinctions; de ces Franks qui aimaient la gloire et les honneurs. Chez les premiers les femmes étaient consultées, chez les derniers elles étaient honorées... Rendons-nous dignes d'être consultées et honorées.



J'avais lu les *Lettres sur l'éducation des femmes* dans l'espoir d'y trouver quelque sage enseignement ; je ne me suis pas trompée ; voici un passage qui se trouve au commencement, de ce livre continué sous l'influence des idées nouvelles.

« Je ne connais, disait alors madame Bachellary, que trois principes qui doivent servir de règle universelle aux actions humaines, et de base fondamentale à l'éducation : c'est la religion, la conscience et la raison. Cultiver le sentiment religieux doit être la première vertu de l'éducation ; obéir à sa conscience, coûte

que coûte, voilà la seconde ; se conformer, selon la raison, aux usages, quand ils sont des conventions sacrées dans un pays, dans une famille, telle est la troisième, qui n'est pas la moins méritante. »

Vous voyez, mesdemoiselles, qu'avec ces trois choses ainsi comprises : Religion — Conscience — Raison, vous serez ce que la position de vos parents, votre naissance ou les circonstances vous auront faites ; vous serez des filles aimables et modestes, des femmes intelligentes et dévouées... des Françaises, enfin.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

---

## LITTÉRATURE ETRANGERE.

---

### TO INFANT DAUGHTER.

Sweet blue-eyed cherub ! in my prayers for thee,  
I have not asked for beauty, yet thou'rt fair ;  
And as for wealth — thy lot is poverty ;  
Nor do I wish much gold to be thy share.  
May heaven protect thee from the villain' snare,  
And give thee virtue and a prudent mind !  
Long may thy cheek the rose and dimple wear,  
With breath as fragrant as the vernal wind.  
And let thine heart to those firm precepts bind,  
Which will not fail to lift the soul on high,  
My cherub ! if enough of these be given,  
Thee and the rest I leave to judging Heaven.

ROBERT MILLHOUSE.

### A UNE TOUTE PETITE FILLE.

Doux chérubin aux yeux bleus ! dans mes prières pour toi je n'ai pas demandé la beauté, et cependant tu es belle ; quant à la richesse, ton lot, c'est la pauvreté ; mais je ne souhaite pas non plus que trop d'or soit ton partage. Puisse le ciel te protéger et te préserver des pièges du méchant ; puisse-t-il te donner la vertu et une âme prudente ! Que ta joue garde longtemps sa couleur rosée et sa fossette. Que ton haleine reste aussi parfumée que la brise du printemps. Puisse ton âme, ô mon chérubin ! être toujours liée fermement à ces principes qui l'élèvent au-dessus des choses de ce monde. Si une partie de ces dons t'est accordée, le reste, je le laisse à la sagesse des cieux.

NANCY THOMAS.



## HISTOIRE DE LA REINE GONDEBERGE.

Autharik, roi des Lombards, ayant, vers la fin du sixième siècle, épousé Théodelinde, fille du duc de Bavière, et proche parente des rois franks, cette princesse, élevée dans la foi chrétienne, dessilla les yeux de son époux, et lui fit abjurer les erreurs du paganisme, qu'il professait encore. Non moins admirable par ses vertus que par sa beauté, elle s'était acquis une grande considération dans sa nouvelle patrie, quand, tout à coup, la mort prématurée d'Autharik la laissa veuve et sans enfants. Mais les Lombards lui dirent de conserver le pouvoir souverain, et l'engagèrent à choisir un second mari, promettant de le reconnaître pour leur roi. Elle se décida en faveur du prince Agon, parent d'Autharik, qui, guerrier belliqueux et homme sage, lui parut propre mieux que tout autre à gouverner prudemment et à défendre le royaume.

Il naquit de cette union deux enfants : un fils, qui reçut au baptême le nom d'Adalood, et une fille, à qui l'on donna celui de Gondeberge. La reine ayant fait instruire le pape Grégoire de la naissance de ses enfants, et de la grâce du baptême qu'ils avaient reçue, le saint pontife, qui honorait Théodelinde d'une estime toute particulière, lui adressa ses félicitations, auxquelles il joignit des présents pieux. C'était, pour le petit prince, une croix d'or contenant un morceau de la vraie croix, avec une leçon de l'Évangile, enfermée dans une boîte de Perse ; et, pour sa sœur, trois bagues bénites, dont deux garnies de jacinthe, et la troisième d'une pierre blanche.

Ces deux enfants, élevés à l'ombre du trône paternel, reçurent les leçons d'un saint évêque, et furent instruits par sa voix respectable dans les pures doctrines du christianisme. Mais leurs caractères différaient essentiellement, Adalood, orgueilleux et emporté, ne pouvait se plier au joug du devoir, tandis que Gondeberge, pleine de modestie et de soumission, s'accoutumait avec amour dès sa tendre jeunesse à la pratique des plus difficiles vertus. En grandissant, elle devint si belle qu'on ne pouvait la voir sans éprouver de l'admiration, et la grâce de sa personne attirait naturellement tous les cœurs ; mais ce qui la rendait surtout chère aux Lombards, c'était sa bonté sans pareille, sa charité infinie ; affable et bienveillante, elle n'avait que des paroles gracieuses sur les lèvres, et se montrait d'une générosité vraiment royale ; elle eût, pour soulager l'infortune, épuisé volontiers tous les trésors de son père.

Agon étant venu à mourir, Adalood, trop jeune encore pour régner seul, lui succéda sous la tutelle de sa mère, qui, respectée à l'égal du défunt roi, administra les affaires publiques avec une parfaite équité et à la satisfaction générale.

Croissant en vertus et en beauté, Gondeberge atteignit sa quinzième année, et tous les princes admis à la cour de Pavie désiraient l'obtenir en mariage. Mais le cœur virginal de la belle jeune fille n'en avait distingué parmi eux qu'un seul. Rotharis, duc de Brescia, descendant de l'illustre maison des Harados, était de tous ces guerriers celui dont elle se fût



trouvée heureuse d'être la femme. Quand ce prince lui adressa l'aveu de son amour, elle rougit ; mais n'ayant pas de motif pour cacher l'innocente préférence dont il était l'objet :

« Faites que ma mère vous accorde ma main, dit-elle ; si elle consent à notre union, j'y souscrirai avec joie. »

Rotharis, au comble de ses vœux, mit un genou en terre devant la princesse, et baisa respectueusement le bas de sa robe flottante. Étant ensuite allé trouver la reine, il la supplia si instamment de lui donner Gondeberge en mariage, que la sage Théodelinde, qui le connaissait pour un homme loyal et brave, consentit à sa demande, et promit de l'accepter pour gendre.

A dater de ce moment, la jeune fille ne chercha point à combattre son penchant secret pour le guerrier, et s'y livra comme à un sentiment légitime, avec toute la sécurité de l'innocence.

Le bonheur promis à Rotharis excita bien des jalousies ; parmi ses rivaux, deux surtout firent éclater leur mécontentement : c'étaient Charoald, duc de Turin, et Tason, duc de Frioul, qui, épris tous deux des charmes de Gondeberge, et s'étant flattés d'obtenir sa main, ne pouvaient se décider à perdre cette espérance. Ils étaient, d'ailleurs, soutenus en secret dans leurs prétentions, par Adaloat, qui n'aimait point Rotharis, et le voyait avec dépit destiné à devenir le mari de sa sœur. Ce prince, dès son enfance, indocile, comme nous l'avons dit, aux pieux enseignements, était demeuré, en grandissant, d'une humeur farouche et sanguinaire ; envieux des dons qu'il ne possédait point, il ne pouvait souffrir que Gondeberge fût aimée par tous ses sujets, tandis qu'il ne savait leur inspirer que l'éloignement et la crainte. Il était cependant appelé à les gouverner bientôt lui-même, car Théodelinde, atteinte d'une maladie subite, termina en quelques jours sa carrière sans

avoir vu bénir le mariage de sa fille chérie.

Maître, désormais, du royaume, et chef de la famille, Adaloat refusa de tenir la promesse faite à Rotharis, et annonça qu'il avait résolu de donner à sa sœur un autre époux. Vainement Gondeberge, toute en pleurs, le conjura d'avoir égard à la douleur qu'il lui ferait éprouver, et lui représenta qu'il serait injurieux pour la mémoire de leur mère de ne point tenir la parole qu'elle avait donnée. Ses discours et ses larmes furent inutiles, Adaloat lui intima l'ordre de se disposer à recevoir favorablement le prince qu'il lui conviendrait de choisir pour beau-frère.

La vie si paisible et si heureuse de cette enfant se trouvait bien changée tout à coup. Après avoir perdu, si jeune encore, sa mère bien-aimée, elle se voyait ravie à son fiancé, et ne trouvait qu'un tyran impitoyable dans le frère et dans le monarque qui, à ce double titre, lui devait justice et protection.

Retirée dans son oratoire, ce fut aux pieds du Christ que la vierge désolée alla déposer le fardeau de ses douleurs. Là, comme une colombe gémissante, elle exhalait en soupirs pieux les plaintes de son âme blessée, et pria le divin fils de Marie de la soutenir, par sa grâce miséricordieuse, au milieu des afflictions qui l'accablaient.

Rotharis, justement irrité, mais ne pouvant changer la volonté du nouveau maître, quitta la cour, et alla se renfermer dans ses terres.

Adaloat balança quelque temps encore dans le choix du mari qu'il voulait donner à sa sœur entre les ducs de Frioul et de Turin, car il craignait de s'aliéner celui qui se verrait préférer son rival ; mais ayant bien affermi sa puissance, il déclara que sa sœur deviendrait l'épouse de Charoald. Tason, dont l'artificieux Adaloat avait entrete nu les espérances, se trouva cruellement offensé, et, imitant l'exemple de Rotharis, il se retira dans son duché, em-



portant au fond de son âme, un vif désir de vengeance.

On choisit l'église de Mouza pour y célébrer le mariage de la princesse. Cette superbe basilique, dédiée à saint Jean-Baptiste, l'un des patrons des Lombards, bâtie par les ordres de Théodelinde, avait été ornée par elle de dons précieux. On y admirait, entre autres choses, trois couronnes d'or massif, à chacune desquelles on voyait suspendue une croix enrichie de pierres précieuses. L'une d'elles, surtout, était l'objet d'une vénération singulière. C'était la célèbre couronne de fer, ainsi appelée parce qu'un des clous de la passion du Sauveur a fourni, dit-on, la mince bande de fer dont le bas du cercle d'or est garni intérieurement. Lorsque cette basilique fut achevée, Théodelinde reçut, du bienheureux pape Grégoire, des fioles de cristal garnies d'or, remplies d'huile prise aux lampes qui brûlent nuit et jour devant le tombeau des apôtres. Ces fioles, qui, elles-mêmes, avaient séjourné sur le saint tombeau, avaient été, par l'ordre de la reine, renfermées dans un coffre de marbre précieux, et placées sous l'autel. Ce fut dans cette enceinte sacrée, au pied de cet autel vénéré, que la triste Gondeberge, conduite en grande pompe, reçut la foi de Charoald, et jura devant Dieu d'être soumise et fidèle à l'époux que son cœur n'avait pas choisi.

Bientôt après leur mariage, le duc de Turin l'emmena dans sa ville, où elle fut reçue avec joie, car la réputation de ses vertus l'y avait devancée. Là, tout occupée à remplir ses devoirs, s'efforçant de bannir de sa pensée l'image de Rotharis, elle vécut dans une pratique assidue de la prière, de la charité et des bonnes œuvres. L'empire de sa grâce et de son angélique bonté eut une salutaire influence sur l'esprit fier de Charoald. Elle adoucit l'âpreté de son caractère, la rudesse de ses mœurs, et l'empêcha, bien souvent, de se livrer à l'injustice et à la cruauté, si fréquentes

dans ces temps de barbarie, où la force était le seul droit. Enfin, en le rendant meilleur, elle le fit aimer et respecter plus qu'il ne l'avait jamais été jusqu'alors.

Adaloald, pendant ce temps, suivant un chemin tout contraire, accablait son peuple de vexations, et mécontentait chaque jour sa noblesse par de nouveaux actes d'injustice et de tyrannie. Il avait des accès de fureur sauvage, et le bruit même se répandait que sa raison était égarée. Enfin il en vint à ce point, de faire mettre à mort successivement, et sur des motifs imaginaires, douze d'entre les principaux seigneurs de son royaume. A cette cruauté inouïe, l'indignation générale ne connut plus de bornes : menacés dans leur propre existence, les grands se réunirent, et, d'un commun accord, brisèrent le joug du tyran sanguinaire devenu en horreur à toute la noble nation des Lombards.

Mais à peine Adaloald venait-il d'être puni de ses crimes, que le souvenir chéri de Gondeberge s'éveilla dans tous les cœurs, et que son nom, accompagné de louanges, fut prononcé par toutes les bouches.

Chacun se rappela sa bonté, le charme gracieux de ses paroles, sa douce piété, son esprit plein de justice, et le zèle généreux de sa charité inépuisable. Enfin, d'un avis unanime, il fut décidé que, la voulant pour souveraine, on offrirait la couronne à son époux.

Ce fut ainsi que, grâce au mérite de cette vertueuse princesse, Charoald, duc de Turin, se vit élevé à la dignité royale, et s'assit paisiblement sur le trône des Lombards, l'an du Christ six cent vingt-sixième. Cet heureux événement fut célébré par des fêtes brillantes, auxquelles toute la nation s'empressa de prendre part. La présence de la reine en faisait le plus bel ornement, et chaque fois qu'elle paraissait en public, on la saluait de mille bénédictions et cris joyeux.

Seul, le duc de Frioul ne voulut point



reconnaître le nouveau roi, car son orgueil ne pouvait se résoudre à accepter pour maître un ancien rival, contre lequel il n'avait point cessé de nourrir un jaloux ressentiment. Il préféra se déclarer en faveur d'Adalod, qui s'était réfugié à Ravenne, près de l'exarque Isaac, et sollicitait le secours de l'Empire pour reconquérir son trône. Mais tandis que Tason, faisait dans son duché des préparatifs de guerre contre Charoald, la mort d'Adalod lui ôta tout prétexte de résistance. Bien que son amour-propre en souffrît, il dut se soumettre : une réconciliation eut lieu entre lui et le mari de Gondeberge, et il reparut enfin à la cour de Pavie ; mais ce ne devait pas être pour longtemps.

Parmi les familiers du palais se trouvait un certain Adaluf, homme de peu de naissance, mais très-bien venu du roi, qui en avait fait un de ses ministres. Toujours bienveillante et désireuse de se rendre agréable à tous, ainsi qu'il convient aux souverains, Gondeberge l'ayant loué un jour sur la beauté de sa taille, car elle n'avait rien découvert en lui qui méritât des louanges plus solides, cet homme, au lieu de savoir gré à la reine d'un propos obligeant, eut la folle vanité de croire que cette sainte femme avait conçu de l'amour pour lui. S'étant donc approché d'elle, il osa lui parler impudemment, comme il eût fait à une vile courtisane. Indignée d'une si incroyable audace, Gondeberge l'accabla de mépris, et, pour la première fois, on vit éclater sur son modeste visage toute la fierté révoltée de la naissance et de la vertu. Alors, ce misérable, voyant sa perte certaine, et pensant que Charoald lui ferait payer de la vie un si grossier outrage, résolut de prévenir le récit de la reine et d'enflammer de fureur contre elle le cœur de son époux. Étant donc passé dans l'appartement du roi, il lui demanda de l'entretenir sans témoins.

« Mon seigneur Charoald, lui dit-il dès qu'ils furent seuls, garde-toi de rien man-

ger ni boire dans ce palais ; ma maîtresse, la reine Gondeberge, a le dessein de t'empoisonner. Depuis trois jours, elle parle secrètement avec le duc Tason ; elle lui a promis ta mort, car son désir est de l'épouser quand tu ne seras plus, et de le faire asseoir à ses côtés, sur ton trône.

— Je ne puis croire une chose aussi horrible, s'écria Charoald épouvanté ; on t'aura trompé, Adaluf. Mais dis-moi quels sont les imposteurs qui osent tenir de semblables discours. Je veux les faire châtier sévèrement.

— Punis-moi donc, seigneur, pour t'avoir donné un avis fidèle, reprit Adaluf. C'est à moi que la reine s'est ouverte de son dessein perfide. Elle m'a sollicité à l'aider dans l'exécution abominable de son crime, et m'a promis une magnifique récompense si je consentais à t'offrir, de ma main, la coupe empoisonnée. »

Le traître sut donner à son pernicieux mensonge un accent de vérité si parfait, que le roi, ne soupçonnant pas qu'il fût possible de pousser l'effronterie et la noirceur à un tel point, demeura interdit, et semblait durant quelques minutes avoir perdu l'usage de la parole. Une prompte mort eût sans doute été donnée à la reine, s'il n'eût écouté que son indignation ; mais Gondeberge, chère à tout le peuple, ne pouvait être condamnée ainsi : Charoald se décida seulement à l'exiler.

L'ayant accablée de reproches, et sans vouloir écouter sa justification, à laquelle il ne croyait point, il la fit conduire au château de Lomello, où il ordonna qu'elle fût rigoureusement gardée.

Ainsi dépouillée de ses honneurs et de ses biens, repoussée avec horreur de la couche conjugale, traitée comme une infâme criminelle, la pauvre reine se vit renfermée étroitement dans les tristes murailles d'une prison. Que de fois, pendant ces longs jours de captivité, des larmes amères baignèrent ses joues amaigries par le chagrin ! Que de fois, livrée aux an-



goisses de l'affliction, elle se prosterna devant la croix adorée du Sauveur, s'écriant :

« Macouronné, comme la vôtre, ô Jésus ! est une couronne d'épines ! Un glaive de douleur a transpercé mon sein ! Mon âme succombe sous le poids d'une injuste oppression ! Donnez-moi votre force, Seigneur ; faites que je boive sans murmurer ce calice d'amertume, et que nulle parole de malédiction ne s'échappe de mes lèvres ; car je suis votre servante, ô mon Dieu ! »

Ces pieux épanchements de la prière calmaient les douleurs de la captive, qui, heureuse encore au sein de l'adversité, avait une conscience pure et de tout rapproche exempte.

Averti à temps de la colère du roi, Tason s'était enfui dans son duché ; mais Charoald, persuadé qu'il méditait sa perte, et redoutant de sa part quelque embûche, résolut, pour se venger, d'en dresser une lui-même sous les pas de son ennemi.

Comme, en vertu d'un traité, il recevait annuellement de l'empire un tribut de trois cents livres d'or, il offrit secrètement à l'exarque de lui en remettre à jamais le tiers, c'est-à-dire cent livres, s'il consentait à faire tuer le duc de Frioul, de quelque manière que ce fût.

L'exarque, ayant accepté cette proposition, envoya des instructions au patrice Grégoire, qui gouvernait pour l'empereur quelques villes voisines du Frioul. Celui-ci invita le prince Tason à venir le voir à Oderzo pour lier amitié ensemble, lui proposant de l'adopter, en lui coupant la barbe à la manière des Romains. Tason accepte sans défiance ; mais à peine, accompagné de son frère, est-il entré avec sa suite dans les murs d'Oderzo, que les portes de la ville se ferment, et que les malheureux étrangers sont assaillis de toutes parts. Ils se défendent avec courage, mais poursuivis de rue en rue, de place en place, ils succombent enfin sous le nombre, et périssent tous victimes d'une abominable trahison.

On apprit, par l'ordre du roi, cette nouvelle à Gondeberge dans sa prison ; car il pensait que la mort de son complice ne manquerait pas de lui porter un coup bien rude. Mais la sainte femme, émue seulement de compassion, se contenta d'adresser au ciel des oraisons charitables pour ces âmes chrétiennes, appelées à paraître ainsi sans préparation devant le trône redoutable du Seigneur.

Depuis trois années déjà, disparue de la scène du monde, elle languissait dans la captivité, réjouissant les anges de Dieu par le spectacle de sa résignation admirable et de sa merveilleuse patience, quand il plut au Tout-puissant qui lui avait envoyé cette épreuve de la faire cesser, et de changer sa destinée.

Le roi Clotaire, informé de ce qui se passait, envoya une ambassade à Charoald, afin de lui demander pourquoi il repoussait loin de lui et condamnait aux rigueurs de la prison une reine, son épouse, princesse issue par sa mère de la race royale des Franks.

Charoald répondit à l'ambassadeur en lui faisant le récit du crime supposé de Gondeberge. Mais cet ambassadeur, qui se nommait Aubedon, était un homme plein de prudence ; il dit :

« Je ne puis croire qu'une reine si pieuse et si parfaite ait conçu le projet d'un forfait aussi noir. Tu pourrais, ô roi, arranger cette affaire sans blâme. Ordonne à l'homme qui t'a rapporté ces choses de s'armer, et qu'un autre homme, pour le compte de la reine, s'avance vers lui en combat singulier. On verra, par le jugement de Dieu, si la reine Gondeberge est innocente ou coupable de cette faute. »

Ce conseil ayant paru bon au roi, il ordonna à Adaluf de s'apprêter pour le combat.

Tous les plus vaillants d'entre les seigneurs lombards se disputaient à qui serait le champion de la reine. Il se présenta un



guerrier franc nommé Pitton, qui faisait partie de l'ambassade :

« Je suis le parent de Gondeberge, dit-il, et je réclame comme un droit l'honneur de la défendre. »

Sa demande étant juste, elle lui fut accordée ; mais la main de Dieu qui avait conduit toute cette affaire s'y montra d'une façon bien visible, car, du premier coup de son glaive, le défenseur de la bonne cause blessa mortellement son adversaire ; celui-ci, se sentant près d'expirer, n'eut que le temps de confesser son imposture, et son âme criminelle s'échappa avec les flots de sang qui sortirent à gros bouillons de sa blessure.

Charoald, bien convaincu de la parfaite innocence de sa femme, l'envoya promptement tirer de sa prison ; avec toutes sortes d'honneurs, il la réinstalla triomphante sur son trône. La nation, dont elle était adorée, car ses malheurs la rendaient plus chère encore, fit éclater sa joie avec enthousiasme, et les envoyés de Clotaire, comblés de témoignages de reconnaissance, retournèrent vers ce monarque, chargés de présents de la part des deux époux.

Peu de temps après cet événement, le roi Charoald mourut. Contrainte jadis à l'épouser, Gondeberge n'avait jamais éprouvé pour lui une tendresse bien vive ; mais chaste, soumise, elle avait rempli fidèlement tous ses devoirs, et, au moment où il la quittait pour toujours, elle donna des larmes à sa perte.

Les grands du royaume s'étant assemblés, vinrent trouver la reine dans son palais et lui dirent :

« Noble reine, au milieu de ton affliction, écoute la voix de tes serviteurs. Il nous est agréable de vivre sous tes lois, à cause des excellentes vertus dont ton âme est ornée. Cependant te voici veuve, et une femme ne saurait conduire au combat des guerriers. Choisis donc un mari selon ton désir ; nous te promettons, comme jadis à ta mère Théodelinde, de lui jurer obéis-

sance et de le reconnaître pour notre roi. »

Gondeberge remercia dignement cette fidèle noblesse, et prit l'engagement de ne faire qu'un choix dont la nation eût lieu d'être satisfaite.

Jeune et belle encore, libre enfin de disposer d'elle-même, elle sentit le souvenir de son premier, de son seul amour, se réveiller plein de charme dans son cœur. Maîtresse d'un trône, elle pouvait choisir son époux parmi les princes les plus puissants ; mais il ne lui vint pas dans la pensée de songer à un autre qu'à Rotharis, son fiancé d'autrefois. Les jours de son grand deuil passés, elle lui envoya un message pour l'engager à se rendre auprès d'elle, et, heureuse, elle attendit avec une douce impatience le moment désiré de le revoir.

Lui, cependant, après avoir beaucoup aimé la fille de Théodelinde, et nourri longtemps dans son cœur le regret de l'avoir perdue, avait fini, comme font ordinairement les hommes, par oublier.

Amenée, par des marchands, de la terre lointaine où elle était née, une autre femme lui ayant paru désirable, il l'avait achetée, et cette esclave avait su prendre un empire absolu sur ses volontés. Alpaïde, c'était le nom de cette femme, était habile à la flatterie, ambitieuse et pleine d'artifices. Quand vint le message de la reine, elle fut inquiète, feignant une grande tristesse, elle dit au duc :

« La veuve de Charoald va sans doute te garder auprès d'elle ; heureux de la revoir, tu oublieras ta servante, et je n'aurai plus qu'à mourir ! »

Rotharis l'assura de sa tendresse, et la pria instamment de ne pas se désoler ainsi.

« Eh bien ! permets-moi de t'accompagner, reprend-elle en l'implorant.

— Viens, lui dit le prince, tu resteras dans ma demeure, et je te redirai tous les discours que m'aura tenus la reine.

— Qu'il soit ainsi fait, répond-elle, et je croirai bien véritablement que tu m'aimes. »



Ils partirent comme il était convenu, et, arrivés à Pavie, la femme étrangère resta au logis de son maître. Celui-ci, pour aller voir la reine, mit un vêtement de belle toile, court, mais très-ample, et chamarré de rubans aux couleurs éclatantes. Il portait, à la mode des Lombards, ses cheveux rasés derrière la tête et longs sur le devant. Alpaïde avait pris soin elle-même de les lui partager sur le milieu du front, et de les faire descendre en mèches lisses le long des joues, jusqu'à ce qu'ils rejoignissent la barbe, selon la manière d'alors. Quand il fut ainsi paré, il se rendit au palais.

Prévenue de son arrivée, Gondeberge, pleine d'émotion, s'avança au-devant de lui. Dès qu'ils furent ensemble, elle demanda du vin, fit remplir une coupe; puis en ayant bu, elle offrit le reste à Rotharis qui but à son tour. En rendant la coupe vide, le prince baisa respectueusement la main royale qui s'était avancée pour la reprendre. Mais la reine, troublée et rougissante, lui dit avec un doux sourire :

« Ce n'est pas la règle que celui qui doit baiser la joue ne baise que la main.

» Là-dessus, l'ayant admis au baiser, elle ajouta :

« Duc Rotharis, ma mère, à votre sollicitation, nous avait jadis fiancés l'un à l'autre. Il n'a point dépendu de moi que sa volonté ne fût accomplie. Mais voici qu'il a plu au Seigneur de rappeler à lui l'époux que mon frère m'avait imposé par contrainte; j'ai reçu le serment de fidélité des Lombards; en prenant un mari, je le fais roi. Voulez-vous épouser Gondeberge? »

Le duc, surpris et troublé, s'inclina profondément en signe de reconnaissance; et ne put que balbutier d'inintelligibles paroles. La reine crut voir l'effet d'une émotion semblable à celle dont elle était agitée, et personne ne douta de la grande joie que devait éprouver Rotharis.

Alpaïde l'attendait avec impatience. Dès qu'il lui eut appris ce qui venait de se passer :

« Je le savais bien que j'étais perdue ! s'écria-t-elle. Malheureuse Alpaïde ! tu n'as plus qu'à mourir ! Que sont ton amour et ta beauté près d'un trône ? »

En disant ces mots, elle se laissa tomber sans mouvement, comme si la vie l'eût abandonnée.

« Ranime-toi, chère âme ! dit Rotharis, la relevant et la pressant contre son cœur ; pour toi, je mépriserai le trône même, et refuserai l'offre de Gondeberge.

— Tu ne l'aimes donc pas ? reprit-elle. Ah ! si j'en étais sûre.....

— N'en doute point, répondit le guerrier ; je ne saurais aimer que toi seule.

— Eh bien ! alors, dit cette femme rusée, je veux ta grandeur et non ta honte. Épouse la reine, je verrai ce mariage sans douleur, s'il ne m'enlève pas ton amour. »

Cet arrangement satisfaisait l'ambition de Rotharis ; cependant il montra quelque répugnance à s'y décider, car il était d'une nature loyale, et n'eût jamais conçu de lui-même un si méprisable dessein. Mais Alpaïde employa tous ses efforts à l'y faire consentir, espérant bien jouir plus tard de la puissance et des trésors de son maître.

Le jour du mariage étant arrivé, le duc de Brescia, agenouillé devant les saints autels, jura qu'il ne mépriserait jamais Gondeberge, n'abaisserait en rien la dignité de son rang, et que, la chérissant uniquement, il lui rendrait en tout de justes honneurs.

L'évêque alors bénit l'union des deux époux.

Quelques jours après, la diète générale des Lombards s'était assemblée, Rotharis fut proclamé roi, et on lui mit une pique entre les mains, en signe de la dignité auguste qui venait de lui être conférée.

Il ne se vit pas plus tôt à la tête des affaires, qu'il s'empressa de rétablir la discipline militaire fort affaiblie dans les derniers temps. Jusque-là les Lombards n'étaient gouvernés que d'après des usages et des coutumes qui, n'ayant rien de fixe,



laissaient aux grands le pouvoir d'opprimer les petits. Il résolut de leur donner des lois justes et stables, afin d'assurer les droits de chacun. Réunissant donc les ducs, les comtes, les juges et toute la noblesse, il fit rédiger, d'après les conseils des plus sages, un corps de lois qui, publié sous le titre d'édit, servit désormais de règle, et fut respecté par ses successeurs. Après qu'il eut exécuté ces choses, Alpaïde, toujours maîtresse de son cœur, lui insinua, par flatterie, qu'il était humiliant pour lui de paraître tenir sa couronne d'une femme, et, peu à peu, elle l'amena à ne plus rendre à Gondeberge les honneurs souverains qu'elle avait reçus jusqu'alors. Envenimant par des mensonges chacune des paroles et des actions de la reine, elle la fit dépouiller successivement de toutes les dignités et marques de son rang illustre ; à ce point que, renfermée dans une seule chambre au fond du palais, il ne lui était plus permis d'en sortir ; tandis qu'Alpaïde, triomphante et magnifiquement parée, avait une suite nombreuse et affichait un luxe presque royal.

Plus malheureuse qu'elle ne l'avait jamais été, car les blessures faites par une main aimée sont les plus douloureuses, la triste épouse de Rotharis courbait de nouveau sa tête humiliée sous le fardeau pesant de l'affliction, et, comme jadis dans sa prison de Lemollo, elle offrait au Seigneur ses gémissements et ses larmes. On ne l'entendait point murmurer ; victime résignée, toute son espérance était en Dieu, et sans cesse appliquée à l'oraison, elle ajoutait encore les rigueurs d'un jeûne austère à celles déjà si cruelles de sa destinée.

Cinq années s'écoulèrent ainsi sans lasser sa patience et sans désarmer la haine de sa coupable rivale. C'était peu maintenant pour cette dernière d'avoir tout enlevé à Gondeberge, il lui fallait encore sa vie ; car, d'une ambition sans bornes, elle voulait s'asseoir sur le trône, à la place de

la reine, et cherchait dans son esprit méchant quelque moyen de la perdre.

Clotaire étant venu à mourir, son fils Dagobert, envoya, à l'occasion de son avènement, une ambassade au roi des Lombards, et, pour en être le chef, il choisit ce même Aubedon qui était déjà venu du temps de Charoald.

Admis à la cour, ce guerrier, s'étonnant de ne point voir la reine, demanda à Rotharis la cause de son absence. Il répondit :

« Malade depuis longtemps, elle ne veut recevoir personne.

— Songe à la bien traiter, seigneur, dit Aubedon ; car ton pouvoir te vient d'elle, et n'oublie pas que le roi des Franks, dont elle est la parente, ne souffrirait point que l'on manquât aux égards qui lui sont dus. »

Alpaïde, voulait amener Rotharis à la faire mourir secrètement, elle prit sujet de ces paroles pour la lui représenter comme dangereuse, disant que sans doute elle ne manquerait pas de chercher, par le moyen de ces ambassadeurs, à lui susciter une querelle avec Dagobert. Ensuite, ayant tracé son plan, elle choisit parmi ses créatures un homme qui lui fût dévoué, et lui ayant donné ses instructions, elle l'envoya, sur le soir, vers la reine, pour tâcher de l'entraîner à quelque démarche qu'il s'empresserait d'aller révéler au roi.

Gondeberge, vivant confinée dans une solitude absolue, fut bien surprise de voir un homme entrer chez elle. Ce fourbe lui témoigna beaucoup d'intérêt et fit éclater une grande indignation de la manière dont elle était traitée. Comme il lui parlait assez haut, il arriva que le roi, qui passait près de là pour se rendre à ses écuries, fut étonné d'entendre la voix d'un homme dans cette chambre. L'idée lui vint que peut-être un des Franks aurait pénétré jusqu'à la reine ; il s'approcha inquiet, prêta curieusement l'oreille, et reconnut bientôt, à l'accent, que cette voix n'était pas celle d'un étranger, mais d'un Lombard, qui blâmait hautement sa conduite, et



s'efforçait d'exciter le ressentiment de Gondeberge contre Alpaïde et contre lui.

« O reine ! disait cet homme , la pressant de plus en plus , ne perds point l'occasion qui se présente : donne-moi un message pour l'ambassadeur de Dagobert. Ce puissant roi te fera rendre justice, et enverra, s'il le faut, une armée pour te venger de la lâche ingratitude de Rotharis.

— A Dieu ne plaise que le sang des hommes soit répandu pour moi , dit Gondeberge ; il a plu au Seigneur d'affliger sa servante par plus d'une épreuve ici-bas ; que sa volonté soit bénie ! Bien loin d'appeler sa vengeance sur la tête du roi , je le prie, au contraire, de lui pardonner ainsi que je le fais moi-même.

— Mais sais-tu que son dessein est de te faire mourir pour épouser son esclave ? ajouta l'envoyé d'Alpaïde ; il lui en a fait la promesse devant moi.

— Je ne puis croire que Rotharis soit capable d'un tel crime , répondit la reine ; mais, quand je lui ai tout donné , eh bien, si elle est nécessaire à son bonheur, qu'il prenne encore ma vie... je ne la disputerai point. Il n'était pas dans ma destinée d'être heureuse ! »

A ces mots, Rotharis, ému d'attendrissement et de colère à la fois, entra violemment dans la chambre, et saisissant cet homme avec force :

« Misérable ! lui dit-il, pourquoi viens-tu tenir à la reine de semblables discours, et me noircir à ses yeux d'une odieuse calomnie ? Quel motif a pu te faire agir ? parle ! ou je te vais donner la mort à l'instant même. »

Le malheureux, tremblant devant la fureur du roi, avoua aussitôt le perfide com-

plot dont il s'était fait l'instrument, et le nom de celle qui en était l'auteur.

A ce nom, Rotharis frémit ; puis, son courroux sembla l'abandonner, et il s'avança vers sa femme, qui, pâle, émue, silencieuse, restait debout en sa présence, les yeux tournés vers le ciel qu'elle implorait.

« Gondeberge, dit-il d'un accent qui la pénétra jusqu'au fond de l'âme ; je t'ai beaucoup offensée ; pardonne-moi ! Je prends Dieu à témoin que désormais je t'aimerai et te serai un mari fidèle. Ne crains plus ton indigne rivale ; je connais maintenant la différence qui existe entre vous deux, et mon cœur t'est rendu à jamais. »

Le serment de Rotharis était sincère, pour cette fois ; ses yeux venaient enfin d'être dessillés, et le lendemain, Gondeberge, tirée de sa retraite, parut devant toute la cour environnée d'honneurs.

Alpaïde se vit, par l'ordre du roi, renfermée dans un cloître pour n'en sortir jamais ; tandis que la reine, conduite en triomphe aux acclamations de tout le peuple, se rendait solennellement dans les lieux saints pour rendre grâce à Dieu.

Remise en possession de ses biens, elle voulut, à l'exemple de son illustre mère, laisser un monument de sa piété, et fit construire à Pavie une vaste basilique qu'elle enrichit d'ornements précieux. Enfin, recevant le prix de ses longues vertus, aimée uniquement de son mari, chère à sa nation, elle vécut désormais puissante et respectée, et la seconde moitié de sa carrière fut aussi heureuse que la première avait été orageuse et persécutée.

FEU M<sup>lle</sup> ANTOINETTE QUARRÉ.



## PEUR, BONHEUR ET PEINE.

Trois jeunes femmes étaient réunies un soir d'automne dans un élégant salon à la campagne.

« Il fait un temps affreux, dit Hortense, la maîtresse de la maison, en quittant la fenêtre. Huit heures! et personne encore! Je crois, mesdames, que nous sommes condamnées à passer la soirée entre nous. Qu'allons-nous inventer pour nous distraire? Qu'il ne soit pas dit que trois femmes n'ont pu trouver, un expédient pour passer agréablement quelques heures.

— Ma chère Hortense, répondit Nancy l'une de ces dames, prends dans ta bibliothèque le dernier roman d'Alexandre Dumas.

— Y penses-tu? reprit Hortense; huit volumes!.... Et d'ailleurs, la lecture est un moyen trop commun pour des femmes d'esprit. Aide-nous à trouver quelque chose de neuf, ma belle mélancolique. Voyons... cherchons...

Après dix minutes de réflexions, Juliette, l'autre jeune femme, s'écria :

« N'a-t-on pas sonné? »

Et, suivie d'Hortense, elle courut à la fenêtre d'où l'on pouvait apercevoir la grille d'entrée. Mais elles ne virent que la pluie qui continuait de tomber à verse, et, en retournant à leur place, elles étaient un peu déconcertées d'avoir laissé, par cet empressement, deviner leur embarras de savoir comment employer la soirée... ce dont elles convinrent en partant ensemble d'un grand éclat de rire.

« Comme châtelaine de céans, dit enfin Hortense, c'est à moi de vous distraire, en l'absence de nos maris, et voici ce que j'ai à vous proposer. »

Elle sonna, se fit apporter ce qu'il fallait pour écrire, et disposa trois feuilles de papier. Sur l'une, elle écrivit :

« N° 1. Racontez l'événement qui vous a fait le plus de peur. »

Sur l'autre : « N° 2. La circonstance qui vous a causé le plus de bonheur. »

Sur la dernière : « N° 3. Le motif de votre plus grande peine. »

Elle roula chacune de ces feuilles, les noua d'un ruban semblable, et les déposa dans une corbeille à ouvrage.

« Maintenant, chacune de nous, dit Hortense, va prendre un de ces rouleaux de papier, et sera forcée d'obéir à ce que le hasard lui aura prescrit. »

Ayant reçu l'approbation de ses deux amies, elle leur présenta la corbeille.

Juliette amena le numéro 1.

Nancy, le numéro 3.

Et le numéro 2 resta pour Hortense.

D'après l'ordre du tirage, ce fut à Juliette de prendre la parole.

« Ma tâche est d'autant plus facile, dit-elle, que l'événement dont je vais vous entretenir, date de cet été, et l'impression qu'il m'a laissée est encore toute récente.

### PEUR.

Vous vous rappelez avec quel plaisir je me rendis aux eaux d'Aix. Ce n'était qu'un prétexte pour m'aventurer au milieu des Pyrénées. Aussi, chaque fois que le temps le permettait, j'étais toujours la première à proposer une nouvelle promenade.

Un jour, dans l'une de nos excursions lointaines, celui de nos guides qui mar-



chait en avant, s'arrêta tout à coup, nous recommanda de rester à trente pas derrière lui, et de n'avoir aucune crainte sur ce qui allait se passer.

Il n'en fallut pas davantage, comme bien vous pensez, pour nous donner précisément une grande crainte, mais aussi pour exciter vivement notre curiosité.

Nous ne tardâmes pas à comprendre les paroles de notre guide. Une masse noire se dessina sur la neige. A son allure pesante, aux mouvements réguliers de sa tête à droite et à gauche, nous reconnûmes un ours, qui nous parut, à mesure qu'il approchait, d'une taille extraordinaire, comparée à celle des ours que nous avions vus au jardin du Roi.

Cet effrayant animal venait à nous, sans paraître s'inquiéter de notre nombre. Le guide avançait toujours, et je n'ai pas besoin de vous dire que nous observions strictement l'intervalle qu'il nous avait prescrit de conserver. Quand il ne fut plus qu'à une faible distance de l'ours, les autres guides se placèrent à quelques pas en avant de nous, et nous engagèrent à garder le plus profond silence.

Bientôt nous vîmes le monstrueux animal se dresser sur ses pattes de derrière, et s'avancer à la rencontre du guide, qui l'attendait courageusement.

L'ours le dépassait de toute la tête; je crus cet homme perdu, et regardai avec anxiété les deux autres guides pour voir si, après la mort de leur camarade, ils seraient en état de nous défendre; car je ne comptais guère sur nos compagnons de voyage; ils n'étaient armés que de simples bâtons, et leur pâleur ne me paraissait pas un indice de sécurité pour nous autres femmes.

J'eus donc bien peur, lorsque j'aperçus notre guide, toujours immobile, ouvrir ses bras pour recevoir le monstre, qui paraissait vouloir aussi le presser entre ses énormes pattes.

Tout à coup, nous entendîmes un ef-

froyable rugissement, et, à ma grande surprise, je vis l'ours se détacher des bras du guide, tomber en arrière et rouler sur la neige, où il resta sans mouvement.

Alors les deux autres guides s'élancèrent auprès de leur camarade, en nous faisant signe d'approcher. Nous ne nous avançons d'abord qu'avec la plus grande précaution; mais toute crainte cessa en voyant ces deux hommes, armés de couteaux, se précipiter sur l'ours, enlever sa peau avec une dextérité surprenante, et détacher ses deux cuisses pour les saler et les fumer en guise de jambons.

Revenue de ma peur, je m'approchai du courageux guide, et ce fut seulement alors que je pus m'expliquer l'issue de la lutte qu'il venait de soutenir contre l'ours.

Cet homme était couvert d'une cuirasse de peau de buffle, rembourrée devant et derrière. Il avait sur la poitrine un poignard ordinairement couché, mais qui, dans le danger, se dressait au moyen d'un ressort, et dont la lame, de huit pouces de long, était à deux tranchants.

Tandis que l'animal venait de lui-même offrir sa poitrine à cette arme, le guide lui enfonçait dans le dos un autre poignard dont sa main droite était armée.

Nous donnâmes de grand cœur aux guides la rétribution d'usage, fixée à 10 fr. par voyageur. La peau de l'animal nous fut en outre cédée pour 60 fr., ce qui, indépendamment des jambons, procura une assez bonne journée à nos trois guides; et à moi, une peur dont je conserve encore le souvenir.

Ces dames avouèrent qu'elles préféreraient la description de ce combat à la vue du combat lui-même.

« Maintenant, Hortense, dit Juliette, c'est à ton tour de nous parler avec franchise. »

BONHEUR.

Ce que j'ai à vous raconter, reprit-elle, date de mon séjour en pension.



Tous les dimanches, en nous rendant à la messe, je remarquais près la grille de l'Assomption, une pauvre femme âgée, ayant à ses côtés deux enfants de huit à dix ans. Ils ne demandaient pas, ils attendaient les dons des personnes charitables. Je crois que ce motif me déterminait à leur donner.

Je quittai la pension pour entrer dans le monde, et au milieu de mes distractions j'oubliai les pauvres de l'Assomption.

Une année s'était écoulée. Un jour, ma tante, que j'accompagnais dans quelques visites, passa devant cette église; un souvenir de pension, souvenir toujours heureux malgré l'ennui qu'on y a éprouvé quelquefois, me fit tourner les regards du côté de la grille où je m'étais si souvent arrêtée pour fouiller dans ma bourse. J'aperçus les deux enfants. Ils m'avaient reconnue, et leur joie fut vive en me voyant approcher.

« Et..... votre mère..... dis-je en hésitant; car son âge pouvait me faire supposer un malheur.

— Elle est bien malade, me répondit l'ainé; depuis longtemps elle ne sort plus. »

Je me fis indiquer la demeure de cette pauvre femme, et m'y rendis avec ma tante, dont vous connaissez la bonté. Nous montâmes au sixième, nous entrâmes dans une mansarde, où tout, quoique très-proprement tenu, annonçait cependant la misère.

Je passe sur les détails de cette visite. Il vous suffira de savoir que cette femme était veuve d'un employé, mort avant d'avoir acquis ses droits à une retraite. N'ayant aucun moyen d'existence, elle vivait des aumônes qu'on voulait bien lui faire pour elle et ses petits fils, qui étaient orphelins; elle espérait que bientôt ils pourraient gagner quelque chose par leur travail. Mais cet espoir allait être détruit, elle était chassée de sa mansarde parce qu'elle ne pouvait acquitter les deux termes de son loyer, qui étaient échus.

Nous laissâmes à cette pauvre femme quelque argent, et primes, en la quittant,

le nom et l'adresse de son propriétaire.

Le lendemain, ma tante me fit conduire chez cet homme, un domestique me guida à travers de riches appartements, et j'arrivai dans un salon plus magnifique encore.

J'attendais, tout en pensant qu'un propriétaire aussi dur devait être laid, vieux, goutteux, et fus très-étonnée de voir venir à moi un homme de trente ans au plus, qui, avec l'aisance et la grâce qu'on ne rencontre que dans un certain monde, s'excusa de m'avoir fait attendre, et me demanda en quoi il pouvait être assez heureux pour recevoir l'honneur de ma visite.

Après m'avoir écoutée avec attention, il reçut les soixante francs que je lui présentais, et me demanda la permission de s'associer à ce qu'il voulut bien appeler ma bonne œuvre. Je ne savais trop comment il l'entendait, puisqu'il acceptait les deux termes qui lui étaient dus. Il passa dans son cabinet, m'apporta la quittance du loyer, et me reconduisit poliment jusqu'à la voiture de ma tante.

Je me rendis de suite chez la pauvre femme pour la tranquilliser. Dès qu'elle eut examiné le papier que je venais de lui remettre, elle voulut se jeter à mes pieds; sa joie était si grande qu'elle ne pouvait trouver une parole. C'est que cette quittance lui assurait pendant cinq ans la jouissance gratuite de la mansarde.

Quelques jours après, j'étais chez elle avec un nouveau secours, car l'hiver approchait. Elle m'adressa ses remerciements de la provision de bois qui lui avait été envoyée. J'étais étrangère à ce second bienfait, et j'appris ainsi que cette pauvre famille devait à son propriétaire l'aisance dont elle jouissait, et dont elle n'a cessé de jouir depuis cette époque.

—C'est très-bien, fit Juliette; mais je ne vois pas quel bonheur si grand tu en as éprouvé, à moins que cette association de bienfaisance... avec le propriétaire... âgé de trente ans.... dont l'aisance..... la grâce...



— Eh ! mais il y bien quelque chose comme cela, reprit en souriant Hortense, car c'est... mon mari.

— Voilà qui explique le mot bonheur qui t'est échu en partage, reprit Juliette. Mais qu'as-tu donc, ma chère Nancy ? ajouta-t-elle. Tu parais encore plus mélancolique qu'à l'ordinaire. Il est vrai que ton lot n'est pas très-agréable, puisqu'il te faut raviver une peine en nous la racontant.

— Sans doute, reprit tristement Nancy. Le hasard ne m'a pas favorisée. »

Elle soupira profondément, puis, après s'être recueillie, elle prit ainsi la parole.

#### PEINE.

Virginie, privée des soins d'une mère qu'elle avait perdue dès son enfance, habitait Lyon, près de son père qui l'idolâtrait, mais se trouvait tellement absorbé par les détails de sa riche manufacture, qu'il lui restait bien peu d'instant pour surveiller l'éducation de sa fille. Il résulta de cette espèce de liberté, que la jeune personne prit un caractère d'indépendance qui dut s'accroître encore, lorsqu'à seize ans, son père la chargea de faire les honneurs de sa maison.

A cette époque, le frère de Virginie, plus âgé qu'elle de quatre ans, quittait l'école Polytechnique, avec le grade d'officier du génie. Obligé de se rendre à Strasbourg, où l'appelaient les fonctions de son grade, il ne put même venir embrasser son père, qui fondait sur lui de grandes espérances.

Virginie, dont aucune surveillance n'avait réprimé l'enjouement et la vivacité naturels, conserva ce caractère léger au milieu de la nombreuse société qu'elle recevait chaque jour. Se voyant constamment entourée d'hommages par une foule de jeunes gens qui aspiraient à sa main, pour sa dot peut-être (elle le supposait du moins), elle leur laissait à tous la même espérance, sans se prononcer pour aucun d'eux.

Bientôt le monde qualifia cette conduite de coquetterie. Quelques imprudences dont son inexpérience ne pouvait lui montrer les suites, donnèrent lieu à des interprétations qui lui devinrent défavorables.

Une circonstance, bien innocente en elle-même, la perdit entièrement dans l'opinion publique.

Parmi les personnes qui avaient accès dans les salons du père de Virginie, se trouvait un jeune homme, excellent musicien, qui l'accompagnait souvent au piano, et joignait à ce talent celui de compositeur.

Elle avait fait quelques couplets pour la fête de son père. Ayant chargé ce jeune homme de les mettre en musique, elle dut lui recommander le plus grand secret ; aussi, son travail terminé, il crut employer le mystère pour remettre la musique à Virginie.

Mais depuis longtemps la malheureuse jeune personne était, sans le savoir, l'objet de l'attention générale. On désirait obtenir une preuve à l'appui des bruits calomnieux répandus sur son compte, car le plus grand nombre doutait encore.

Virginie ne put donc échapper aux regards scrutateurs de la foule qui remplissait le salon, lorsqu'elle voulut cacher promptement le papier que lui remettait, avec tant de précautions, ce jeune homme. Les plus incrédules furent forcés de se rendre à l'évidence, et la pauvre enfant, sans y avoir donné lieu autrement que par la légèreté de sa conduite, se trouvait à dix-huit ans sous le poids de cruelles calomnies.

On était arrivé à l'époque de l'année où chacun va chercher au loin les plaisirs qu'on ne trouve plus en ville. Les uns s'étaient retirés à la campagne ; d'autres avaient couru vers les réunions des eaux.

Parmi ces derniers, quelques jeunes gens s'étaient rendus à Bade ; ils rencontrèrent au café des amis qui avaient quitté Lyon



depuis plusieurs années, et leur parlèrent des événements survenus dans cette ville, pendant leur absence. Virginie devint à son tour le sujet de cet entretien bruyant. La réception du papier ne fut point oubliée.

Dans une autre partie du café se trouvaient plusieurs officiers qui paraissaient étrangers à cette conversation. Cependant l'un d'eux n'en avait pas perdu un mot.

Le lendemain, à Strasbourg, on transportait, mourant, un jeune officier du génie, et ses camarades écrivaient en son nom, au père de Virginie, que son fils avait succombé dans une affaire d'honneur.

Le père, au désespoir, se retira du commerce. Il vint ensuite, avec sa fille, se fixer

à Paris, et la mort l'enleva sans qu'il ait jamais connu le véritable motif qui m'avait privée d'un frère!

— Comment!... cette Virginie?... demanda Hortense.

— C'est mon second nom, dit Nancy, qui éclata en sanglots.

— Voilà donc la cause de cette mélancolie que nous t'avons toujours reprochée, pauvre amie! reprit Juliette. »

Les deux jeunes femmes la serrèrent tendrement dans leurs bras.

En ce moment, la pendule du salon marqua minuit, et les trois dames se retirèrent silencieuses, chacune dans son appartement.

M<sup>me</sup> EULALIE BAVOUX.

## LA VENGEANCE DES FLEURS.

Sous de longs rideaux blancs une vierge sommeille;  
Tout près, de fraîches fleurs sont dans une corbeille,  
Et la petite chambre est close pour la nuit.  
L'air est chaud, étouffant. On n'entend aucun bruit...  
Quelque chose frémit parmi les fleurs écloses;  
Il sort des corps légers de la corbeille aux roses;  
On croit voir s'élever en flottant des vapeurs;  
On croirait qu'en esprits se transforment les fleurs.  
Le narcisse, la rose, ont pris le corps et l'âme  
D'un bel adolescent on d'une svelte dame.  
Autour du lit ils vont; puis ils voltigent tous.  
Ils chantent en tournant : « Mon Dieu, qu'il était doux  
De boire la rosée au sein de notre mère !  
Jeune fille, pourquoi nous ôter de la terre ?  
Nous allons nous faner, nous allons nous flétrir ;  
Mais nous nous vengerons puisqu'il nous faut mourir. »  
Et de la jeune fille ils s'approchent encore ;  
Sous leur souffle de feu son beau front se colore...

Dans la chambre enfin brille un rayon de soleil ;  
Mais la vierge toujours reste dans le sommeil.  
Parmi les fleurs ses sœurs, ainsi qu'une autre rose,  
Par leurs esprits tuée, hélas ! elle repose.

LÉON MAGNIER.

(Imité ne l'allemand de Freidigrath.)



EXPLICATION DE L'ÉNIGME N° 1.

Lille, chef-lieu du département du Nord, située à quatre lieues de la frontière belge. Son territoire fournit abondamment l'huile à brûler, le blé et le lin de la plus belle espèce. Ses dentelles, aussi solides que jolies, sont assez connues. Philippe-Auguste, s'étant rendu maître de cette ville après la bataille de Bovines, la réduisit en cendres

et emmena ses habitants captifs. Louis XIV l'enleva à l'Espagne, en l'an 1667, la fit fortifier par Vauban, et en fit un des boulevardiers de la France. En 1792, elle résista énergiquement aux alliés et subit un siège désastreux, pendant lequel ses plus beaux monuments furent incendiés.

REVUE DES THÉÂTRES.

NISIDA, ou les *Amazones des Açores*, ballet-pantomime en deux actes et trois tableaux, de MM. Deligny et Auguste Mabile, musique de M. Benoît, décorations de MM. Cicéri, Philastre, Cambon et Thierry.

Les Amazones ont établi leur camp à l'extrémité méridionale de leur île; elles se reposent, couchées sur la plage; quelques-unes sont debout, en sentinelle près la tente de Josepha, leur reine; d'autres sont placées en vigie sur les hauteurs, le long des côtes de la mer.

Antonia, un des aides de camp de la reine, vient annoncer que la souveraine va paraître. Les guerrières se lèvent, et chacune se place au rang qu'elle doit occuper.

Des jeunes filles jouant de divers instruments et le bataillon des gardes précèdent la reine; dès qu'elle paraît, les Amazones agitent leurs lances en signe d'allégresse.

La reine ordonne qu'on amène Nisida. C'est une guerrière intrépide; aussi ses compagnes sont-elles surprises de la voir arriver l'air abattu, la tête basse.

Josepha la proclame général et la présente à l'armée. Nisida répond qu'elle ne

peut accepter cet honneur. « Pourquoi? lui demande Josepha. — Parce qu'un jour je commandais une galère; ayant pris terre loin d'ici, j'ai vu un jeune homme dont l'image me poursuit partout. » Les guerrières la regardent avec mépris. « Ne m'accablez pas, plaiguez-moi! dit la jeune fille; je ne suis plus une amazone, je dois abandonner les armes et ne manier que le fusil. Je suis décidée à quitter l'île, afin de retrouver celui que j'aime. » Les rangs s'ouvraient pour la laisser passer... La reine la retient, elle lui fait honte de sa faiblesse; Nisida reprend courage, promet d'oublier l'inconnu et de marcher toujours à la tête des Amazones; la reine lui présente une épée, elle la reçoit et la brandit avec orgueil; ses compagnes placent Nisida sur un bouclier et la promènent en triomphe. Une vigie, qui s'approche de la reine, lui annonce l'arrivée de galères chargées de jeunes Espagnols.

A cette nouvelle, les guerrières redevennent femmes, elles ne songent plus qu'à plaire; elles s'éloignent pour cacher leurs armes et pour se couvrir de gracieux vêtements.

Les galères abordent, elles sont dirigées



par des femmes et remplies d'Espagnols les yeux bandés. On guide leurs pas pour descendre à terre, pendant que la reine s'assied sur un trône qui lui a été préparé. Nisida est à ses côtés, les autres femmes se rangent à droite et à gauche. Elles sont vêtues de blanc et couronnées de roses.

On enlève les bandeaux des Espagnols, ils sont éblouis par le spectacle qui s'offre à leurs regards; un tonneau placé sur une des galères s'agit tout à coup, le couvercle se soulève, et l'on voit sortir un nain qui paraît enthousiasmé à la vue de toutes ces jolies femmes. Les Espagnols défilent devant la reine. Le dernier qui s'incline devant elle, c'est don Etur. Josepha le remarque; elle lui donnait sa main à baiser lorsque Nisida, qui se tenait rêveuse, lève les yeux sur le beau jeune homme et s'écrie : « C'est lui ! » Don Etur la regarde à son tour, et se dit : « Voilà celle que je préfère. » Le nain offre ses hommages à toutes les dames; il est refusé, et pour ne pas être témoin du bonheur de ses compatriotes, il s'éloigne du côté du rivage.

La reine donne une fête. Des esclaves apportent des vases remplis de vins délicieux, des corbeilles chargées de fruits, et les offrent aux Espagnols, qui, couchés sur des tapis, regardent danser les jeunes filles. Bientôt la reine et Nisida dansent à leur tour et font assaut de grâces et de coquetterie pour plaire à don Etur; mais Nisida obtient la certitude qu'elle est préférée.

Le soleil s'est couché, le jour va disparaître, les Espagnols refusent de s'éloigner de ces lieux de délices; mais la reine leur rappelle qu'ils ont juré, avant d'aborder dans l'île, de s'en éloigner à la nuit tombante. Ils se promettent de revenir libres de tous serments, se laissent bander les yeux et remontent sur les galères. La reine donne l'ordre d'appareiller; les Amazones les regardent partir avec regret; mais, les lois voulant qu'il en soit ainsi... elles se résignent.

Etur n'est pas parti, il s'est caché dans une grotte. Comme il en sortait, à la nuit, il est rencontré par Nisida, puis par la reine. « Tu as violé les lois de l'île, dit-elle en s'adressant à Nisida, tu as gardé cet Espagnol près de toi. — Non, répond Nisida, mais je l'aime. — Eh bien, je suis ta rivale ! qu'il se prononce entre nous. » Le jeune homme, fort embarrassé, avoue enfin que son cœur est à Nisida. « Mais je suis reine ! s'écrie Josepha. — Que m'importe ? répond-il. — Mais, si je voulais, j'anéantirais celle que tu me préfères ! — Vous m'insultez, madame, » s'écrie Nisida, tirant son épée. La reine tire aussi son épée. C'est en vain que don Etur court de l'une à l'autre pour les apaiser, il ne fait que les irriter davantage. Elles croisent le fer... Nisida désarme sa souveraine, ramasse son épée et la lui remet généreusement; mais Josepha, lançant à la jeune fille un regard plein de haine, saisit une trompe d'or suspendue à sa ceinture, et en tire un son sinistre qui fait accourir les Amazones. Elle leur expose que Nisida a violé les lois de l'île en gardant un jeune homme auprès d'elle, et qu'elle a osé lever son épée sur sa souveraine... « Prononcez sur leur sort, dit-elle. — Qu'ils meurent ! » répondent les guerrières.

L'armée des Amazones, en grand costume, descend une haute montagne brûlée par le soleil, au bas de laquelle vient se briser la mer. La reine annonce à don Etur et à Nisida que l'on va exécuter leur sentence de mort. La jeune fille est calme; don Etur sourit, les mœurs de ces femmes l'amusent. Une vigie descend rapidement du haut de la montagne. « Des navires chargés d'hommes semblent vouloir aborder l'île, dit-elle à Josepha.

— Nous sommes prêtes à les combattre, répond-elle. Emmenez ces deux coupables, ils périront plus tard, » ajoute-t-elle. Et passant son armée en revue, elle lui fait exécuter plusieurs manœuvres au pas gymnastique. Les Espagnols paraissent; elles es-



sayent de leur barrer le passage; mais ils ne répondent à leurs coups qu'en leur lançant des fleurs; et ils se rendent bientôt maîtres du champ de bataille. Les Amazones sont furieuses; mais elles s'adoucissent quand elles voient les Espagnols se mettre à leurs genoux et leur demander pardon de leur victoire.

Nisida et don Etur ont été délivrés par le nain, qui, après avoir quitté les Amazones, a rencontré un bâtiment espagnol, et lui a indiqué le chemin de l'île. C'est à lui que l'on doit cette belle conquête.

La reine, après avoir lancé sa malédiction sur ses sujettes, s'éloigne, suivie de quelques fidèles qui ne veulent pas l'abandonner.

Vous croyez, sans doute, mesdemoiselles, que le sujet de ce ballet n'est qu'une fiction? eh bien! c'est une vérité. « Le 10 des kalendes d'avril 1372, raconte le père Herrera, au moment où nous nous rendions à vêpres, nous entendîmes un grand tumulte sur la place publique de Palos; le bruit devint tel, que notre supérieur — que son âme soit en paix — m'autorisa, avec trois de mes frères, à aller voir ce dont il s'agissait.

» Arrivés sur la place, nous aperçûmes, non sans surprise, un groupe d'environ deux cents femmes, entouré de tous les ouvriers du port; elles étaient armées d'espérons et de piques et se dirigeaient vers la mer; mais la population semblait décidée à leur barrer le passage.

» A mon aspect, celle qui paraissait commander s'avança vers moi, et déclara qu'elle me prenait pour arbitre: « Je suis, ajouta-t-elle, dona Mercedes (1) de Casa-Real. On sait que, entraînée par une passion irrésistible, j'ai suivi sur les mers le voyageur Gil Pereira; on sait par quels outrages il a répondu à ma confiance. J'ai réuni des

dames qui ont, comme moi, à se plaindre de votre sexe, et nous avons formé le projet d'une république d'où les hommes seront bannis. Un navire frété à nos frais nous attend, et nous sommes déterminées à partir, à chercher au delà des mers un asile où nous puissions vivre affranchies d'un joug odieux. Malheur à qui voudrait nous arrêter! »

» Je représentai à dona Mercedes que son projet était entaché d'hérésie, et contraire au verset 24 du chapitre XI de la Genèse.

» Cependant le peuple s'écriait: *Mueren has enemias de los hombres!* (1) »

Après d'inutiles efforts pour dissuader les émigrantes, je m'adressai à la foule, et parvins à la calmer.

Dona Mercedes de Casa-Real et ses compagnes purent s'embarquer, et mirent à la voile au coucher du soleil.

Le navire fut jeté sur la côte de l'île Graciosa, dans l'archipel des Açores. Un marchand flamand, étant parti de Lisbonne, aborda accidentellement à l'île Fayat, et y entendit parler de ces femmes qui avaient pris pour titre: *Société des femmes indépendantes*.

Vers la fin du seizième siècle, des colonies flamandes et portugaises se réfugièrent à Terceira, à Pico, ainsi que sur d'autres points des Açores, et les Amazones modernes retombèrent sous le joug auquel leurs aïeules s'étaient dérobées. On voyait, en 1660, auprès du couvent de Neustra Senora de la Ajuda, le tombeau de dona Mercedes de Casa-Real, avec cette inscription:

Ci-gît la libératrice des femmes.

C'est à M. Émile de la Bédollière que les auteurs du ballet doivent cette chronique que j'ai pris plaisir à vous copier.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

(1) Dona Mercedes, prononcez *dogna Mer-cédès*.

(1) Mort aux ennemies des hommes!



## NÉCROLOGIE.

Mademoiselle Antoinette Quarré est morte à Dijon, le 25 novembre 1847; elle avait trente-quatre ans; je n'ai appris que par hasard cette perte si regrettable pour la rédaction du *Journal des Demoiselles*, et j'attendais qu'un ami, un admirateur de son talent m'envoyât sur elle, sur sa vie, des détails que j'ignorais; car je ne connaissais mademoiselle Quarré que par ses œuvres.

Quelques jours avant sa mort, elle m'avait envoyé l'*Histoire de la reine Gondberge*, que vous venez de lire. Je ne voulais publier cette histoire qu'avec l'expression de mes regrets et de mon admiration pour son auteur. Ne pouvant supporter plus longtemps cette apparence d'ingratitude, je vais vous dire, mesdemoiselles, ce que j'ai pu apprendre sur la vie de celle que Dieu nous a trop tôt enlevée.

Antoinette Quarré naquit à Dijon, dans une pauvre boutique de lingère. A trois ans elle savait lire. Un vieux livre, qui contenait la tragédie de *Zaïre*, fut le premier qu'elle épela. La cadence, le retour combiné des rimes, frappèrent son esprit; dans tous les livres qui lui tombaient sous la main, un instinct naturel lui faisait chercher des vers, et ceux que retenait sa mémoire, elle se plaisait à les répéter.

Dans le voisinage d'Antoinette, habitait une famille honorable où l'on élevait un fils et deux petites filles; Antoinette, aimée comme une sœur par ces jeunes enfants, devint la compagne de leurs jeux et de leurs études. Mais ce bonheur dura peu; la nécessité la força de travailler pour vivre. Cependant, l'instinct poétique qui germait dans l'âme de la jeune lingère se développait; elle lut les *Méditations* de

M. de Lamartine, et bientôt elle éprouva le besoin de parler cette langue mélodieuse. Quelques pièces de vers, composées sans efforts, furent montrées à un littérateur qui, surpris de trouver du style, du sentiment, de l'harmonie, des pensées nobles et touchantes, exprimées avec une ignorance absolue des règles de notre versification, s'offrit pour lui donner ses conseils, qui furent acceptés avec reconnaissance.

Les poésies d'Antoinette ont obtenu les éloges de l'Académie de Dijon, ainsi que de l'Académie Française, qui s'en est occupée, en 1840, au sujet du prix fondé par le comte de Maillé, et M. de Lamartine a complété l'immortalité de la pauvre ouvrière dans ces vers, adressés à une jeune fille poète, destinée,

A gagner miette à miette un pain trempé de fiel,  
et qu'il termine ainsi :

Passes donc tes doigts blancs sur tes, yeux jeune  
[fille,

Et laisse évaporer ta vie avec tes chants :

Le souffle du Très-Haut sur chaque fleur des  
[champs

Cueille la perle d'or où l'aurore scintille;

Toute vie est un flot de la mer de douleur,

Leur amertume un jour sera ton ambroisie,

Car l'urne de la gloire et de la poésie

Ne se remplit que de nos pleurs.

Antoinette était disgraciée de la nature, son existence fut malade. L'instruction de son esprit, la poésie de son âme lui avaient fait comprendre toutes les joies réservées aux femmes riches et jolies.... Jugez ce qu'elle dut souffrir! Car la satisfaction de l'amour-propre est bien faible pour ces organisations exaltées; la gloire leur fait sentir plus vivement le bonheur qu'elles auraient eu en la partageant avec



des êtres bien aimés... Ah! mesdemoiselles, lorsque vous rencontrez de ces pauvres jeunes filles contrefaites, qui ne pourront jamais être épouses, ni mères.... aimez-les, consolez-les! Celles qui, comme Antoinette, étaient douces, bonnes, résignées, meurent jeunes... Leur âme laisse avec joie sur la terre sa laide enveloppe, afin d'en retrouver une belle dans les cieux!

Antoinette Quarré est morte d'une hy-

perthrophie du cœur. Elle s'est éteinte sans qu'un soupir, un mouvement annonçât la souffrance. Le maire de Dijon, des membres du conseil municipal, de l'académie, des facultés, des collèges, des artistes, des ouvriers accompagnèrent son convoi; des vers furent prononcés sur sa tombe, et ses concitoyens ont élevé un monument à la mémoire de la jeune lingère qui fut poète.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## Économie Domestique.

### CONFITURES DE POIRES D'ANGLETERRE.

Prenez des poires qui ne soient pas très-mûres, pelez-les, coupez-les par quartiers, et ôtez-en les pepins et les pierres. Il faudrait pouvoir se servir d'un couteau à lame d'argent.

Pesez ces poires, mettez-les dans une bassine; pesez du sucre, il vous en faut 3 hectogrammes 75 grammes pour 5 hectogrammes de fruits; c'est-à-dire, trois quarts de sucre pour une livre de fruit. Réduisez ce sucre en poudre. Pour ce faire, après l'avoir cassé en petits morceaux, vous les placez entre deux toiles et frappez dessus avec un marteau. Mêlez ce sucre en poudre parmi les poires, laissez-les macérer ensemble pendant deux ou trois heures; placez la bassine sur un feu doux d'abord, augmentez-le ensuite lorsque le sucre est bien fondu, et laissez bouillir le tout ensemble trente à trente-cinq minutes.

Pendant ce temps, pour un cent de poires, vous prenez un citron dont vous eulevez la peau, et dont vous exprimez le jus dans une tasse; retirez-en les pepins. Avec un canif, coupez la peau de ce citron, détachez-en le zeste, prenez-en le tiers, coupez-le en filets longs d'un centimètre et gros d'un millimètre; cinq minutes avant de retirer votre bassine, jetez-y les zestes, puis, au moment où vous la retirez, versez-y le jus du citron.

Si, au lieu du citron vous préférez la vanille, quand les confitures commencent à bouillir, vous mettez dans la bassine une gousse de vanille; un quart d'heure après vous la retirez.

Ces confitures ne sont pas chères et donnent peu d'embarras. Vous les couvrez comme celles de groseilles.



## CORRESPONDANCE.

Les jours raccourcissent, les nuits et les matinées sont froides, les feuilles jaunissent, elles tombent, on crie des cerneaux... ce cri sent l'automne.... il arrive... apprêtons-nous à le recevoir, préparons nos vêtements chauds; quand on s'y prend d'avance, on y met plus d'économie. Occupons-nous d'abord de la description de notre planche IX.

Le n° 1 est un entre-deux, il se brode au plumetis, de chaque côté de l'ourlet qui se trouve sur la pièce de poitrine d'une chemise d'homme, ou au-dessus de l'ourlet de la jupe d'une robe d'organdy.

Le n° 2 est la moitié d'un dessin pour le dessus d'un sachet qui peut contenir des mouchoirs. Ce sachet se fait en velours noir, il se brode en soutache d'or, ou de soie verte, ou bleu-Joinville, — il se fait en casimir noir ou marron, et se brode au crochet, ou au point de chaînette, en cordonnet vert ou rouge, — il se fait en moire blanche, verte, bleue, noire, et se brode en fil d'or, au point de tige, au crochet, ou au point de chaînette. Tu peux mêler l'argent, l'or et la soie. Par exemple, le trait extérieur de la bordure et celui de l'ornement du milieu, tu les fais en soutache gros vert, les traits intérieurs, en soutache vert pâle; — l'ornement détaché qui se voit au milieu de la bordure, les bouquets qui forment les quatre angles, en soutache d'or. Si tu n'employais pas de soutache, tu placerais le fil d'or et les cordonnets comme je t'indique de placer la soutache. La ouate se recouvre, d'un côté, d'une grosse mousseline; de l'autre, d'un gros de Naples blanc; tu capitannes le tout ensemble, avec une rosette de petit ruban de satin blanc, et tu couds tout autour une

ganse ronde, en soie, de la même couleur que le dessus du sachet. Au milieu, au bord de ce dessus, tu tournes la ganse pour en former une boule qui sert à lever ce dessus.

Quand tu fais l'intérieur de ce sachet, tu saupoudres la ouate de roses séchées au soleil, de clous de girofle pilés et de macis raclé.

Ces trois choses mises dans un petit sac de percaline, bien lié du haut, font un sachet qui sert à parfumer le linge.

Le n° 3 est la moitié d'un col qui se brode au plumetis, sur mousseline, ou en points de cordonnet, sur percale. Sur mousseline, les amandes se font pleines en partant du point du milieu; les ronds sont des œillets. — Sur jaconas, les amandes et les œillets se font en point de cordonnet et se découpent.

Le n° 4 est la moitié de la manchette, qui se brode de même.

Le n° 5 est un fond qui forme tout un bonnet, il se fait avec un lacet de coton et des points de guipure.

Tu prends un papier végétal, tu le places sur ce n° 5, tu calques les deux lignes qui indiquent le lacet, tu places ce papier végétal sur un papier vert lustré, et tu l'y attaches solidement tout autour; tu as acheté une pièce de lacet, tu bâtis ce lacet au milieu de ces deux lignes, et tu le replies sur lui-même pour former les angles. Lorsque tu as tout couvert, tu retires le papier végétal. Tu prends une aiguille et du fil d'Irlande n° 120, tu conolides les angles et arrêtes ensemble les lacets qui se croisent, puis tu passes ton aiguille entre le tissu de ce lacet pour la sortir un peu plus loin, là tu coupes ton fil. Il ne faut pas faire de nœuds.



Tu prends du fil d'Irlande plus gros, tu passes ton aiguille au milieu du haut de ce fond, où les lacets se croisent, tu viens prendre le lacet au milieu de cette espèce de boule, tu reviens en tournant à peu près dix fois ton aiguille autour de ce fil, pour le retrouver d'où tu es partie; tu reviens en tournant ton aiguille autour de ce fil; arrivée au milieu où se trouve ce point, appelé point de perle, tu vas prendre le lacet sur ta droite, tu reviens en tournant trois ou quatre fois autour de ce fil, et tu prends le lacet sur ta gauche, tu reviens en tournant trois ou quatre fois autour de ce fil; arrivée au milieu tu t'arrêtes, et pour former ce point de perle, tu passes alternativement ton aiguille sur un fil, sous l'autre, et ainsi de suite en tournant; lorsque tu as arrêté ces quatre lignes, tu passes ton aiguille au milieu de ce point et tu coupes ton fil.

Les simples brides qui retiennent ensemble les lacets, tu les fais de même, tu tournes deux ou trois fois le fil en revenant d'où tu es partie, puis tu glisses ton aiguille entre le tissu du lacet jusqu'à ce que tu rencontres une autre bride.

Le point de tulle qui couvre la fleur du milieu se fait ainsi : Tu prends du fin fil d'Irlande, tu glisses ton aiguille entre le tissu du lacet; en partant de ta gauche, tu fais un premier point de feston, à l'extrémité de l'une de ces pétales, tu reviens en passant ton aiguille une fois dans ce feston, tu glisses ton aiguille entre le tissu du lacet, tu fais deux points de feston, tu reviens en passant de même ton aiguille une fois dans chaque feston, et tu continues ce point de tulle jusqu'au bas de ce pétale.

Ce fond ainsi exécuté, tu le garniras d'un picot.

Ce travail n'est pas long; cependant ce fond, qui ne te reviendra qu'à 50 centimes, coûte tout fait 16 francs.

Le n° 6 est un encadrement de mouchoir; il se brode au plumetis. Tu peux ne broder que les festons pleins et les pois.

Ce dessin serait très-joli pour le devant d'une camisolle, son col et sa manchette.

Il conviendrait encore pour bas de jupon, avec, ou sans les branches de fleurs.

Le n° 7 est un autre encadrement de mouchoir qui se brode en points de feston et se découpe dans les espaces indiqués par des traits. Si tu veux le broder en points de cordonnet, tu le peux, à condition que la ligne extérieure sera en points de feston.

Ce dessin peut aussi servir pour le devant d'une camisolle, son col et sa manchette.

Il ferait un élégant bas de jupon ou de pantalon.

Les noms Hélène et Gabrielle se brodent sur les simples mouchoirs à vignettes.

Le n° 8 est le dessin de la moitié d'un col qui s'exécute au crochet avec du fil d'Irlande blanc, et si c'est pour deuil, avec de la soie noire.

Les mailles sont tellement bien indiquées, que je crois inutile de faire la description de ce travail, qui serait inutile pour celles qui savent le crochet, et serait fastidieuse pour celles qui ne le savent pas.

La dentelle de ce col, faite à part, peut garnir des jupons, des pantalons.

Le n° 9 est un moulin, à côté d'une petite maison et d'un arbre.

Le n° 10, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin, qui peut servir pour cabas, — chaise, pelote, — on tabouret.

Le n° 11 est une petite dentelle gothique. Prends des aiguilles de fer de 3 millimètres de circonférence, du fil d'Irlande n° 120.

Monte dix mailles.

Ce tricot se fait à l'endroit.

1<sup>re</sup> AIGUILLE. Tricote trois mailles simples; — jette le fil sur ton aiguille de droite, comme si tu voulais tricoter à l'envers; — tricote deux mailles ensemble; — tourne le fil trois fois autour de ton aiguille; — deux mailles ensemble; — tourne le fil deux fois; — deux mailles ensemble, —



et tricote une maille simple. Tu dois avoir 13 mailles sur cette 1<sup>re</sup> aiguille.

2<sup>e</sup> AIGUILLE. Tricote trois mailles simples, — une à l'envers; — deux mailles simples, — une à l'envers, — trois à l'endroit; — jette ton fil sur ton aiguille; — tricote deux mailles ensemble — et une maille simple. Tu dois avoir 13 mailles sur cette 2<sup>me</sup> aiguille.

3<sup>e</sup> AIGUILLE. Trois mailles simples; — jette le fil; — deux mailles ensemble et huit mailles simples. Tu dois avoir encore 13 mailles sur cette 3<sup>e</sup> aiguille.

4<sup>e</sup> AIGUILLE. Dix mailles simples; — jette le fil; — deux mailles ensemble — et une maille simple. Encore 13 mailles.

5<sup>e</sup> AIGUILLE. Trois mailles simples; — jette le fil; — deux mailles ensemble, — trois mailles simples; — tourne deux fois le fil; — deux mailles ensemble; — tourne deux fois le fil; — deux mailles ensemble — et une maille simple. Tu dois avoir 15 mailles sur cette 5<sup>e</sup> aiguille.

6<sup>e</sup> AIGUILLE. Trois mailles simples; — une à l'envers; — deux mailles simples; — une à l'envers; — cinq mailles simples, — jette le fil; — deux mailles ensemble; — et une maille simple. Tu dois avoir 15 mailles sur cette 6<sup>e</sup> aiguille.

7<sup>e</sup> AIGUILLE. Trois mailles simples; — jette ton fil; — deux mailles ensemble — et dix mailles simples. Tu dois avoir 15 mailles sur cette 6<sup>e</sup> aiguille.

8<sup>e</sup> AIGUILLE. Tricote deux mailles simples; — rabats la 1<sup>re</sup> sur la 2<sup>me</sup>; — tricote la 3<sup>e</sup>; — rabats dessus la 2<sup>me</sup>, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tu aies rabattu cinq mailles (dans ce moment, il doit t'en rester neuf sur l'aiguille de droite, une sur l'aiguille de gauche); — tricote six mailles simples; — jette ton fil; — deux mailles ensemble et une maille simple. Tu dois avoir 10 mailles sur cette aiguille.

Reprends la 1<sup>re</sup> aiguille et continue.

Le n° 12 est un entre-deux, qui te sera facile à faire en causant, en te promenant.

Pour tricoter des bandes, et en composer

un manteau de lit, achète des aiguilles de bois, de 18 millimètres de circonférence, et de la laine de Berlin.

Ce tricot se fait à l'endroit.

Monte neuf mailles et tricote une aiguille, afin de consolider cet entre-deux.

Prends la première maille sans la tricoter; — tricote deux mailles simples; — jette la laine sur ton aiguille de droite; — prends deux mailles ensemble, tricote-les; — tricote une maille simple; — jette ta laine; — prends deux mailles ensemble; — et tricote la dernière maille à l'envers.

Fais de même toutes les aiguilles.

Tu fermes ce tricot comme tu fermes une jarretière. — Lors que tu as fini une bande de laine blanche, je suppose, tu en fais une bleue, — une orange, — une rouge, — une verte, puis tu recommences. Ensuite tu réunis ces bandes, dans ce même ordre, par un surjet fait avec de la laine, de la couleur pareille à la plus foncée des deux bandes que tu veux réunir.

Pour faire un de ces entre-deux auxquels on monte des bas de manches, des cols, des manchettes, des canezous, tu prends des aiguilles de fer, de 3 millimètres de circonférence, et du fil d'Irlande n° 120. Quand tu as juste la longueur que ton entre-deux doit avoir, tu le fermes, car si tu le coupais, il se détricoterait et cela ne serait pas propre.

Le n° 13 est l'un des côtés du devant d'un pardessus qui se taille en taffetas noir, — bleu-Joinville, — gris-poussière — ou vert foncé.

Le n° 14 est l'un des côtés du dos, qui se taille double si le gros de Naples est en grande largeur.

Ce pardessus se garnit au bas, et au bas des manches, avec une haute dentelle noire ou un haut volant de taffetas découpé à l'emporte-pièce. Ces patrons se trouvent rue d'Hanovre, 21. On peut essayer ce pardessus.

Le n° 16 est l'un des côtés du dos d'un corset en coutil. Ce dos est doublé d'un



jaconas depuis le chiffre 5 jusqu'au chiffre 22. C'est cette doublure qui est indiquée sous le bras par des lignes pointées, et dépasse le n° 16, parce qu'elle se rabat sur le n° 19. — Les trois longues lignes pointées qui traversent en biais, sur le dos, ce sont deux baleines retenues entre la doublure et le coutil. — Ces espèces de boucles, au nombre de onze, qui dépassent le corset, contiennent l'une des deux baleines rondes que l'on retire pour se délayer. — Les trois petites lignes pointées qui se trouvent entre les chiffres 14 et 16 1/2 indiquent trois ganses rondes, cousues serrées, entre la doublure et le dessus; elles servent à soutenir cette partie du corset. — La ligne pointée qui se voit le long des onze boucles indique où se met l'une des baleines du dos.

Le n° 17 est le gousset qui se coud le plus près du milieu du dos.

Le n° 18 est l'autre gousset : des étoiles indiquent où ces goussets doivent se placer.

Les lignes pointées indiquent, dans ces goussets, le droit fil du coutil.

Le n° 19 est l'un des côtés du devant de ce corset. Il se taille en biais, selon qu'il est indiqué. — Les lignes qui suivent chacune des ouvertures des goussets indiquent deux petites baleines renfermées dans les remplis de ces mêmes goussets. — Les quatre lignes qui descendent en droit fil indiquent deux baleines contenues chacune dans un ruban. — Les trois lignes qui partent de dessous le bras indiquent deux baleines contenues aussi chacune dans un ruban. — Les deux lignes pointées en biais, qui partent du haut de l'ouverture du gousset le plus près du bras, et rejoignent les baleines, indiquent deux petites baleines contenues dans un seul ruban.

Le n° 20 est le gousset qui se place sur la poitrine.

Le n° 21, le gousset qui se place le plus près du bras.

Le n° 22, le gousset qui se place le plus près du busc.

Le n° 23, le gousset qui se place sur la hanche.

Les lignes pointées, dans ces goussets indiquent le droit-fil du coutil.

On place, le long du surjet qui réunit les deux devants, un ruban pour contenir un busc d'acier. Ce corset se borde d'un ruban de fil cousu à cheval. Derrière, on entre deux baleines rondes dans ces boucles; on lace ce corset sur ses genoux; pour le mettre, on le passe par-dessus sa tête; pour l'ôter, on tire les baleines.

Le n° 24 est ce corset, qui vient de chez mademoiselle Josselin. Celui-ci est lacé derrière, une fois pour toutes; il se ferme devant au moyen d'un busc de l'invention de M. Josselin. Ce busc se compose de deux buscs; celui du côté gauche a quatre petites pattes que l'on fait entrer dans quatre petits trous placés au busc de gauche, et l'on se serre à volonté, par le moyen de son lacet. Quand on veut se délayer, on tire, au bas de ce busc, une petite ganse qui se trouve oubliée sur ce modèle. Ce busc se vend chez mademoiselle Josselin, faiseuse de corsets, rue de la Paix, 13, et ne coûte que 5 fr., ce qui est une économie, car il empêche que l'on use son temps et son lacet.

Si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas mettre les deux longues baleines qui partent des deux goussets du haut du devant, de ne laisser que les deux petites qui sont de chaque côté de ces deux goussets. Quand on travaille, cela gêne, et je t'en prie, ne te gêne jamais, ne mets pas de coquetterie à être mince comme une gravure de modes.

Et, à propos de modes, il faut pourtant que nous pensions un peu comment nous nous *couvrirons* cet automne. Voyons, soyons économes, afin que nos pères puissent dépenser davantage, et travaillons pour ceux qui ne peuvent travailler... mais ne faisons pas de loterie, cela excite à une mauvaise passion, celle du jeu, celle de vouloir obtenir en retour plus que l'on n'a donné... Il ne faut pas spéculer sur les mau-



vaises passions, même pour faire le bien... Donc nous travaillerons, n'est-ce pas ? c'est convenu, puis nous réunirons nos travaux, et, un jour choisi, nous les exposerons dans un des plus riches salons qui nous seront gracieusement offerts ; là, le public pourra venir acheter nos chefs-d'œuvre, qui porteront chacun la marque de leur prix, et cet argent sera déposé dans des mains sûres, pour être distribué en bois, en vêtements, en soupes, à ceux qui ne travailleront pas cet hiver.

Voici les objets que tu pourrais confectionner d'après ton journal : bourses, — pages manuscrites, — képis, — bonnets au crochet, pour enfants, — pelotes et pantoufles en tapisserie, — fleurs, — bobèches. — abat-jour, — sachets, — porte-cigares, et une foule de jolies choses dont je ne me souviens plus, et que tu retrouveras sur nos planches.

Mais je m'aperçois que me voilà bien loin de ce que je voulais te dire ; cependant, *charité bien ordonnée doit finir par soi-même*. Je vais essayer quelques toilettes, tu choisiras, ton choix sera le mien.

Pour une réunion en famille, si j'étais toute petite fille, j'aurais des bottines grises, — des bas blancs, — un pantalon tombant au bas du genou et monté sur un entre-deux garni d'une petite percale brodée à l'anglaise, — une robe de percale blanche ornée d'un ourlet et de deux plis hauts chacun de 5 centimètres, et espacés entre eux de 5 centimètres, — un katzaweck de taffetas écossais, d'après les patrons n<sup>os</sup> 10, 11, 12, planche VI, année 1847. Les cheveux frisés sur les épaules, — un large chapeau de paille orné, dessous, de deux rosettes de ruban, et dessus d'un ruban noué autour de la forme et retombant derrière, — des mitaines noires.

Si j'étais une petite demoiselle, j'aurais des bottines grises, une jupe de mousseline de laine grise, — un corsage de mousseline blanche, à manches courtes, — les cheveux en bandeaux, terminés chacun

par une tresse tournée sur elle-même et arrêtée par une épingle noire ; derrière, les cheveux formant une tresse, aussi tournée sur elle-même ; — mitaines noires.

Si j'étais une grande demoiselle, j'aurais une robe de mousseline, corsage à pointe, décolleté, manches courtes ou faites à la jardinière, et garnies d'un petit tulle au bas du poignet, — pèlerine de mousseline sur les patrons n<sup>os</sup> 19 et 20, planche II, année 1848, cette pèlerine garnie en bas d'un petit tulle à dents, et du haut montée sur un entre-deux garni de la même petite dentelle, — cheveux en bandeaux, relevés très-courts et très-gonflés du bas ; derrière, les cheveux formant une tresse tournée sur elle-même ; — mitaines de soie blanche.

Si j'étais une jeune mariée, j'aurais une robe de gros de Naples gris, corsage à pointe, manches Amadis, laissant passer du bas un bout de manche en tulle de soie, à la jupe trois hauts volants découpés à l'emporte-pièce, — autour du cou une ruche en tulle de soie, — devant, les cheveux en bandeaux plats ; derrière, relevés en une tresse tournée sur elle-même, et, pour coiffure, un fichu double, en filet de soie rouge, garni d'une frange pareille. Les deux pointes arrondies de ce fichu tombent sur les cheveux de derrière, et les deux autres pointes tombent de chaque côté des joues, ou sont relevées comme les barbes d'un bonnet de paysanne. — Gants blancs, — souliers gris.

Si j'étais mère d'une grande demoiselle à marier, j'aurais une robe de moire bleu-Joinville garnie de deux hautes dentelles noires, corsage à pointe, décolleté, — manches Louis XIII, laissant passer des manches de tulle de soie noire, — fichu double, en tulle de soie noire, garni de dentelle, — bonnet en guipure. Voilà comme se fait cette coiffure. On prend 1 mètre 20 centimètres de ruban de satin rose que l'on plie en deux ; on place ce ruban sur la tête, et on le noue derrière. — On y attache, à droite et à gauche, à la hauteur des



oreilles, deux rosettes de ce même ruban rose; on prend le fond n° 2, planche IX, on le place sur la tête, à plat sur le front, et plissé des côtés, ainsi que derrière; on l'attache sur le ruban, avec des épingles, on dénoue ce ruban, on enlève ce bonnet, on coud un point à la place de chaque épingle, et l'on replace ce bonnet sur la tête — gants blancs — souliers bleu Joinville. Ne sois pas étonnée si je choisis du rose pour une dame qui n'est plus jeune, c'est que le rose convient à cet âge, il adoucit les traits, et donne son reflet au teint devenu pâle : les dames anglaises prennent le rose à quarante ans.

Si j'étais grand'mère, j'aurais une robe de damas de soie, violet, corsage froncé et colleté — manches en biais — col et manchettes en dentelle blanche — chapeau de crêpe blanc, orné d'une plume en saule — mantelet de dentelle noire, noué derrière — bottines noires — gants blancs. — Les chapeaux blancs sont ce qui convient aux personnes âgées et aux jeunes filles. Il ne faut jamais, quand la robe est d'une couleur sombre, que le chapeau soit d'une autre couleur sombre, à moins qu'il ne soit noir.

Si je ne parle ni de boucles d'oreilles, ni d'épingles, ni de bracelets... c'est que je n'en vois plus que chez les orfèvres.

Les chapeaux seront, je crois, un peu plus grands de passe et un peu plus évasés. Je t'en enverrai un patron.

J'allais encore oublier de t'expliquer le rébus; cette fois, tu aurais été embarrassée, car je crois bien que tu ne l'as pas compris... et je viens à ton secours. Ce rebus représente :

Une île — un nœud — Fo, le dieu des Chinois — un poing — un marchand qui

mesure de l'étoffe — un à — une voyelle — un doigt — d' — une bague — des vents venant de la mer (des tropées), qui font échouer un bâtiment sur la côte, renversent des arbres et retournent le parapluie d'une pauvre petite femme qui paraît bien embarrassée — et la ville de Troye, en Champagne.

Ce qui veut dire :

*Il ne faut point mettre à son doigt d'anneau trop étroit.*

Ce qui veut dire :

*Il ne faut pas faire d'alliances disproportionnées.*

Maintenant, ma chère amie, je te quitte, regrettant que le manque d'espace me dise de finir. Causer avec toi, c'est une habitude qui m'est bien douce! Quelle belle invention qu'un journal pour les demoiselles! C'est pourtant le nôtre qui a paru le premier, en janvier 1833, et j'en suis toute fière! car les publications de cette époque avaient un but, une idée, c'est ce qui a fait leur succès. L'espoir d'un succès semblable a donné depuis peu naissance à d'autres journaux qui paraissent nous être destinés; les uns étaient morts-nés, ils sont morts; les autres s'en vont mourant, parce qu'ils n'ont ni un but utile à la famille, ni aucune idée vraie sur l'éducation des femmes; on voit que ce ne sont que des spéculations mercantiles, dont la sagesse et la distinction de nos mères ont fait justice... Tu sais si depuis seize ans le *Journal des Demoiselles* a tenu fidèlement ses promesses; il continuera de même pour l'année 1849, que déjà je vois venir avec joie, puisqu'elle resserrera encore le lien qui nous unit depuis si longtemps!

Toute à toi et à toujours,

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

### ÉPHÉMÉRIDES.

21 SEPTEMBRE 1452. NAISSANCE DE J. F. SAVONAROLE.

Savonarole naquit à Ferrare; destiné à jouer un grand rôle dans les événements et les guerres civiles de l'Italie, il se sentit pour

tant, dès sa jeunesse, poussé vers le cloître, par un irrésistible attrait de ferveur et de mortification. Il fit profession dans l'ordre



des Dominicains. Ses talents pour la prédication éclatèrent, malgré des obstacles naturels, qu'il parvint à vaincre; et dans un siècle de luxe et de plaisirs, il prêcha la pénitence et le renoncement; il attaqua, du haut de la tribune sainte, les Médicis, qui se servaient des richesses et des fêtes comme d'un instrument de corruption publique. Laurent de Médicis, qui régnait alors à Florence, supporta les attaques et les menaçantes prophéties du hardi prédicateur; sous son fils Pierre, qui lui succéda, elles redoublèrent encore, et la réforme des mœurs, que l'on remarqua généralement, témoigna des succès du pieux dominicain. Toujours irrité contre ceux qui avaient détruit la liberté de Florence, il soutint le parti des Français, qui venaient d'entrer en Italie, sous la conduite de

Charles VIII. Par la force de sa parole, il maniait le peuple florentin comme une cire molle; il faisait revivre dans tous les cœurs le goût de la piété, des mœurs et de la liberté; il faisait entrevoir la destruction du pouvoir des Médicis, et la renaissance de la république. Sa gloire était à son apogée, mais aussi, à la veille de son déclin: un rival redoutable avait surgi. Un religieux franciscain, aussi éloquent que Savonarole, entraîna à son tour le peuple, et le peuple, brisant l'idole qu'il s'était faite, condamna le dominicain à mort et livra ses cendres au vent, le 23 mai 1498. Il resta de Savonarole le souvenir d'un cœur ardent et sincère, d'un génie éloquent, aussi dévoué à la religion qu'à la liberté.

### MOSAIQUE.

Si les hommes connaissaient le pouvoir d'un mot de bonté, d'un seul regard de compassion, quand il est accordé à celui que tout le monde méprise, ils ne regarderaient pas si froidement le misérable que chacun repousse.

FENIMORE COOPER.

Le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup.

LAMENNAIS.

Prends l'habitude d'écouter sans distraction ce que l'on dit, et entre autant qu'il se pourra dans l'esprit de celui qui parle.

MARC-AURÈLE-ANTOINE.

### RÉBUS.

LE



SE SE SE SE SE  
SE SE SE SE

